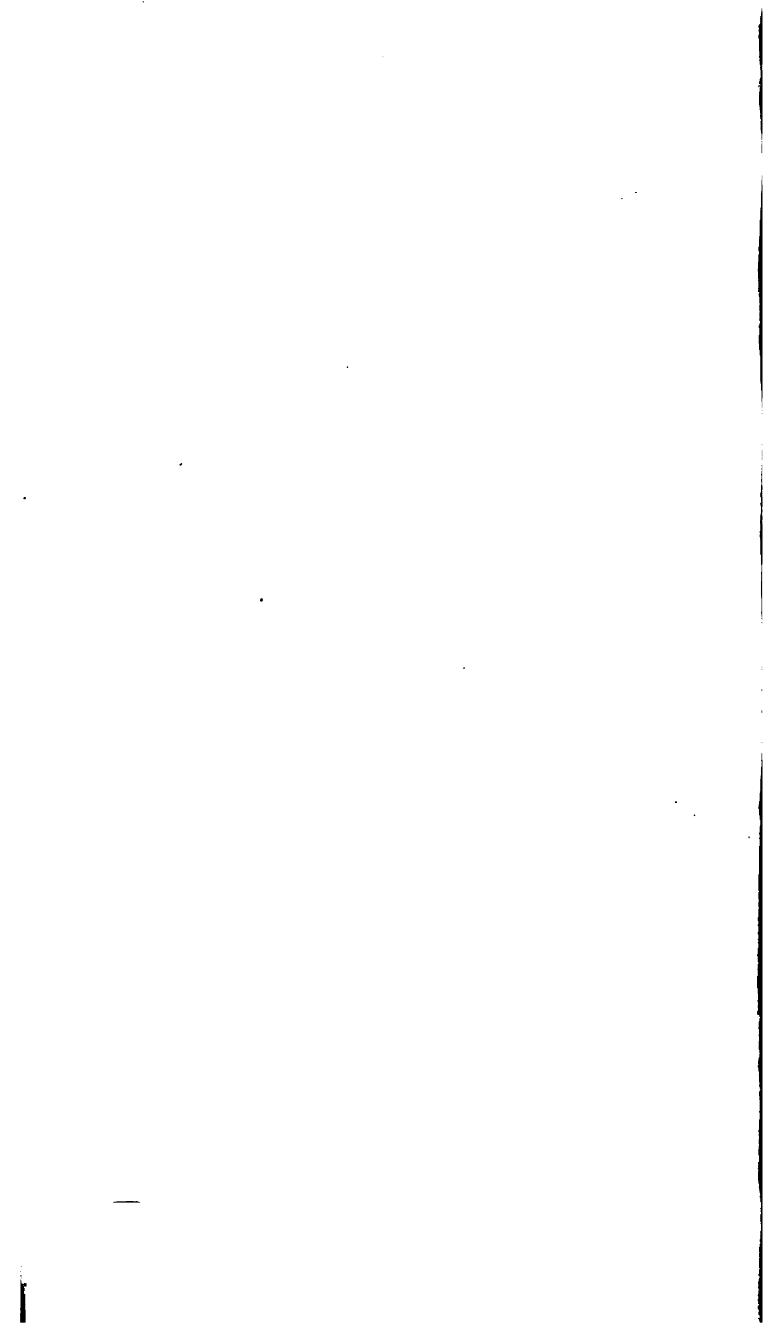

VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

1-45
on glass painters



Bibliothèque de l'Amateur Champenois.

LES ARTS & LES ARTISTES

DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA CHAMPAGNE

1250-1680

Par ALEXANDRE ASSIER

I

Peintres-verriers, Peintres, Architectes, Tailleurs d'images, Menuisiers-sculpteurs, Facteurs d'orgues, Fondeurs et Orfèvres, etc.



PARIS

Aug. AUBRY, libraire, rue Séguier-Saint-André-des-Arts, 18.
CHAMPION, libraire, quai Malaquais, 15.
CLAUDIN, libraire, rue Guénégaud, 3.
Et
Chez les principaux libraires de l'ancienne province de Champagne.

M D CCC LXXVI

BIBLIOTHÈQUE

DE

L'AMATEUR CHAMPENOIS

Tiré à 160 exemplaires numérotés :

120 sur papier vergé,
10 sur papier rose,
10 sur papier vélin,
20 sur papier chamois.

N° 62

Bibliothèque de l'Amateur Champenois

LES

ARTS & LES ARTISTES

DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA CHAMPAGNE

1250-1680

Par ALEXANDRE ASSIER

Peintres-verriers, Peintres, Architectes, Tailleurs d'images, Menuisiers-sculpteurs, Facteurs d'orgues, Fondeurs et Orfèvres.



PARIS

AUBRY, libraire, rue Séguier-Saint-André-des-Arts, 18.
CHAMPION, libraire, quai Malaquais, 15.
CLAUDIN, libraire, rue Guénégaud, 3.
Et
Chez les principaux libraires de l'ancienne province de Champagne.

M D CCC LXXVI

AUX BIBLIOPHILES ET AUX LECTEURS

DE LA CHAMPAGNE.

Messieurs,

Tous ceux qui ont écrit sur la Peinture sur verre *ont vanté la ville de Troyes, parce qu'elle possède beaucoup de vitraux et que de son enceinte sont sortis de nombreux peintres-verriers dont les œuvres sont encore admirées de nos jours. Les lecteurs pourront se convaincre de la justice de ces éloges, lorsqu'ils parcourront la liste de ces modestes artistes dont les noms nous seraient inconnus, si les marguilliers de nos églises n'avaient pas eu le soin de les enregistrer chaque année dans leurs comptes de recettes et de dépenses.*

Les archives de l'Aube contiennent encore quelques milliers de registres trop longtemps dédaignés par les archéologues. C'était pourtant à l'aide de ces vieux documents qu'il était facile

de prouver que depuis le XIVe *siècle l'ancienne capitale de la Champagne a compté de nombreux ouvriers que les diocèses voisins s'empressaient d'appeler pour la construction ou pour la décoration de leurs édifices religieux.*

J'aurais voulu, Messieurs, rendre hommage à tous les artistes dont Troyes se glorifie de posséder les œuvres remarquables, mais beaucoup de comptes ont disparu ou ne contiennent que des dépenses sans aucune mention de donateurs ou d'ouvriers.

Quoi qu'il en soit, le nombre que j'ose publier suffira pour vous prouver que la Champagne a toujours aimé les beaux-arts et que, si, moins heureuse que la Beauce, elle n'a point rencontré de poètes qui ont chanté la reconstruction de ses cathédrales, elle n'en a pas moins vu briller des artistes distingués.

Je termine, Messieurs, en déclarant que je dois beaucoup à la bienveillance de M. Léon Pigeotte qui m'a communiqué ses précieuses recherches avec le désintéressement d'un véritable bénédictin et vous assigne rendez-vous dans les églises de Troyes si riches en vitraux, en statues et même en tableaux.

Alexandre ASSIER.

Courbevoie, 5 juin 1876.

LES ARTS ET LES ARTISTES

DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA CHAMPAGNE

1250-1680

Parmi les villes qui ont conservé des monuments du moyen âge et de la Renaissance nous pouvons surtout citer la vieille capitale de la Champagne où se développa de bonne heure le goût des beaux-arts. Dès le xv[e] siècle elle comptait déjà sa majestueuse cathédrale, les collégiales de Saint-Urbain et de Saint-Etienne et beaucoup d'autres édifices qui ont disparu dans la tempête révolutionnaire.

Mais, au xvi[e] siècle, lorsqu'elle se fortifie contre les audacieuses tentatives de Charles-Quint, elle élève et décore des églises avec tant de richesse qu'elle mérite le glorieux surnom de *Rome des Gaules*. Et, en effet, si l'église Saint-Nicolas conserve son calvaire construit par les soins de son fervent paroissien Michel Oudin, quel luxe n'éclate point aux yeux du touriste à Saint-Pantaléon sa voisine, luxe inouï de sculptures, de figures, de niches et de rétables fouillés par le ciseau !

Saint-Jean, l'église paroissiale des marchands, dont les deux précédentes n'étaient que de simples succur-

sales, exhaussait son sanctuaire et voyait sous ses voûtes travailler les Juliot, les Gentil et les Macadré, en attendant que Girardon dressât son maître-autel que Pierre Mignard devait décorer de deux magnifiques tableaux. Plus riche encore, Sainte-Madeleine faisait élever par Jean Gualde son admirable jubé à la construction duquel concoururent les Mauroy, les Martin de Vaux et les Nicolas Havelin ou Halins, simple *tailleur d'images*, qui décora, dès 1524, le portail principal de la cathédrale d'innombrables statues qui ont disparu.

Le XVI[e] siècle fut donc, comme on le voit, la plus brillante époque de l'art à Troyes. Mais il est triste de reconnaître que la renommée des artistes troyens que tant d'œuvres et de mérites ont justifiée n'a guère dépassé les limites de la province, parce qu'il manquait à ces hommes la cour de la France, école admirable et puissante où le talent était mis en pleine lumière et acquérait comme un degré de force et de noblesse (1). Et pourtant la Champagne comptait des artistes éminents dès le XII[e] siècle. S'il faut en croire M. Dussieux, dans ses *Artistes français à l'étranger*, Guillaume de Sens aurait commencé le chœur de la cathédrale de Cantorbéry et ne se serait retiré qu'à la suite d'une chute assez grave. Il paraît même que ce Guillaume serait le même qui aurait exécuté les travaux de la cathédrale de Sens sous l'épiscopat de Hugues de Touci et qu'il ne serait allé dans la Grande-Bretagne qu'à l'instigation de saint Thomas de Cantorbéry qui séjourna quelque

(1) Note communiquée par M. Natalis Rondot auquel les savants devront bientôt le travail le plus complet sur les artistes de Troyes.

temps à Sens. Mais, sans admettre cette identité, on ne peut nier l'habileté de cet artiste, car la chronique qui le cite le qualifie d'*artifex subtilissimus* et le chœur et le sanctuaire de la cathédrale de Cantorbéry sont le témoignage le plus éclatant de la renommée dont il jouissait à cette époque. La chronique rapporte même que ce Guillaume ne fut admis qu'à la suite d'un concours auquel prirent part des Anglais et des Français. « Convocati sunt artifices Angli et Franci... Senonensis Willelmus nomine vir admodum strenuus, in ligno et lapide artifex subtilissimus... Hunc cœteris omissis propter vivacitatem ingenii et bonam famam in opus susceperunt (1).

Plus tard un autre Champenois, Arnould de Langres, se rendit à Bourges et obtint l'honneur de conduire les travaux de la cathédrale.

---

(1) *Les artistes français à l'étranger*, in-8, Paris, 1856, p. 115. M. Bérard a publié, en 1872, un *Dictionnaire biographique des artistes français du XII au XVIIIe siècle*, in-8. Mais il faut avouer qu'il contient des appréciations complétement erronées ou hasardées. Trop de statues ont disparu et trop de verrières ont été plusieurs fois remaniées pour qu'il soit permis de reconnaître les œuvres véritables de beaucoup d'artistes.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES NEUF ÉGLISES PAROISSIALES DE TROYES

1. Sainte-Madeleine.	Nefs Transepts 1re travée du chœur	XIe et XIIe siècles
	Chœur, Jubé, Sanctuaire Chapelle du Chevet	XVIe siècle
2. Saint-Pierre. *cathédrale.*	Chevet et Chœur	XIIIe siècle
	Transepts	XIVe siècle
	Nefs	XVe siècle
	Portail principal	XVIe siècle
3. Saint-Urbain.	l'église entière	XIIIe siècle
4. Saint-Jean.	Nefs	XIVe et XVe siècles
	Chœur	XVIe siècle
Saint-Gilles.	Chapelle en bois	XIVe siècle
5. Saint-Remi.	l'église entière	XIVe et XVe siècles
6. Saint-Nicolas	l'église	XVIe et XVIIe s.
7. Saint-Pantaléon.	l'église	XVIe et XVIIe s.
8. Saint-Nizier.	id.	XVIe et XVIIe s.
9. Saint-Martin-ès-vignes. (1)	id.	XVIIe et XVIIIe s.

(1) Parmi les monuments détruits nous citerons les églises St-Denis, St-Aventin, St-Jacques-aux-Nonnains, St-Frobert, les abbayes de St-Loup, de Notre-Dame-aux-Nonnains, de St-Martin-ès-aires et *l'église collégiale* de St-Etienne.

I

LES PEINTRES-VERRIERS

La peinture sur verre parait avoir concouru dès les premiers siècles de l'ère chrétienne à l'ornement des basiliques. Ses effets magiques devaient avoir trop de puissance pour que le clergé négligeât ce genre de décoration. Aussi le poète Fortunat ne peut-il contenir son admiration à la vue des églises ornées de vitraux et les compare-t-il au temple de Salomon.

Mais le plus ancien vitrail qui soit cependant connu est celui de Foulques d'Anjou dans l'abbaye de Loroux. Ce vitrail qui a disparu ne remonterait pas avant 1121 (1). A cette époque les artistes ne cherchaient surtout que l'harmonie et le symbole. L'imperfection des détails se rachetait toujours par une simplicité forte et grave, par un ensemble plein de foi naïve. Les vitraux n'étaient pour ainsi dire que des mosaïques transparentes à l'aide desquelles on parvenait à obtenir de puissants effets de lumière. Les figures et les draperies étaient largement indiquées et les sujets historiques

(1) *Histoire de la peinture sur verre*, par F. de Lasteyrie, in-folio.

peints dans des médaillons circulaires ou trilobés et disposés sur un fond de mosaïque.

Dès le XIVe siècle la peinture sur verre se modifie, les verrières commencent à devenir des tableaux, les morceaux de verre s'agrandissent, les lignes de plomb deviennent plus rares et les grisailles et les tons clairs plus communs (1). Mais, au siècle suivant, ces défauts augmentent, les verrières disparaissent totalement et sont remplacées non-seulement par des tableaux peints sur verre quelquefois d'après les cartons de maîtres célèbres, mais encore par de charmantes miniatures qui servent à la décoration des châteaux (2).

La ville de Troyes, comme le lecteur pourra le remarquer, a conservé de magnifiques vitraux dont les plus anciens remontent au XIIIe siècle, à cet âge candide où les peintres-verriers affectaient particulièrement la couleur bleue; image du ciel et symbole de la pureté divine. Mais, si de nombreux artistes nous ont laissé des preuves éclatantes de leur habileté, nous ne pouvons admettre que les rois les aient honorés d'un titre qui les aurait assimilés aux nobles

(1) *Les artistes français à l'étranger*, par M. Dussieux, in-8, Paris, 1856.

(2) Ce n'est qu'au XIVe siècle que date l'emploi du verre aux fenêtres des maisons particulières au lieu de parchemin ou même de papier huilé. On fit d'abord usage de petits carreaux de verre souvent placés en losanges enchassés dans du plomb. Mais, dès la fin du XVe siécle, ces vitrages ornés de médaillons en grisailles historiées ou de guirlandes entrelacées de fleurs et de feuillages finirent par prendre des dimensions plus considérables et reçurent le nom de *croisées* parce qu'ils étaient partagés en forme de croix. *Histoire des anciennes corporations de la capitale de la Normandie*, par Ch. Ouin-Lacroix, in-8, Rouen, 1850.

de race et leur aurait permis de jouir des droits de chasse et de pêche, comme le déclare M. Beaupré dans ses *Gentilshommes-verriers* (1).

Nous aimons mieux croire avec M. Ferdinand de Lasteyrie que des princes français, protecteurs des beaux-arts, se contentèrent de permettre à quelques gentilshommes de diriger des verreries (2).

XIIIe SIÈCLE

Les comptes de l'œuvre de la cathédrale de Troyes conservés à la Bibliothèque nationale ne constatent de 1293 à 1295 que des dépenses relatives aux verrières et désignent les peintres-verriers par ces mots *pro vitreariis*. Mais dans le compte de 1298 à 1299, on lit le nom du premier peintre-verrier de Troyes connu jusqu'à ce jour, *Johannem vitrearium*, **Jean**, *verrier* (3).

XIVe SIÈCLE

M. Arnaud, dans son *Voyage archéologique et pittoresque du département de l'Aube* (4) assigne le second rang à *Jacquinot Plumereux* qui aurait peint et posé les verrières de la chapelle St-Martin dans l'église royale et collégiale de Saint-Etienne. Mais, s'il ne nous a point été permis de constater l'existence de cet artiste,

(1) Page 18, in-8, Nancy, 1847.

(2) *Histoire de la peinture sur verre*, in-folio.

(3) *Construction d'une Notre-Dame* au XIIIe siècle, 2e livraison de la Bibliothèque de l'amateur Champenois, 2e édition, page. 45

(4) page 28.

nous pouvons citer comme troisième peintre-verrier, *Guillaume Brisetout* (1). **Guillaume Brisetout** paraît dès 1366 et pose « des verres de couleur » à la troisième fenêtre et à la rose du portail nord de la cathédrale. Le verre ne coûtait alors que 4 sous le pied et le verre peint 12 deniers de plus. Guillaume quitte subitement la ville de Troyes et laisse d'importants travaux inachevés. Ses « vallets » posent des verres peints à la fenêtre « en laquelle sont le Sauveur, saincte Hélène et saincte Mastie » et reçoivent une gratification de 20 sous. Plus tard ils posent encore d'autres verres à la fenêtre « en laquelle est ymaginé la gessine de Nostre-Dame, » aux six petites fenêtres du portail nord et fournissent le verre pour celle « en laquelle est ymaginé Monseigneur sainct Jehan évangéliste. » Il paraît que le départ de Guillaume causa un grand préjudice à son épouse, car cette femme se plaint devant le chapitre de la « grant perte à tenir les vallets » et reçoit une indemnité de 100 sous, 1366-1376 (2).

Adenet, désigné sous le nom de *vallet* et plus tard de *verrier*, achève les travaux entrepris par Guillaume Brisetout et partage la gratification accordée à l'épouse de son maître, 1378 (3).

(1) Les archives de l'Aube citent le verrier Martelet, *verrérius*, à l'occasion des loyers des maisons appartenant au chapitre, 1306-1307. Est-ce Jean? S'il faut en croire M. Dussieux, un certain Jacques de Troyes aurait décoré dès 1335 les églises de Séville, de Barcelone et de Burgos en Espagne. Les *Artistes français à l'étranger*, p. xxxii.

(2) *Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes*, archives de l'Aube, 1375-1376. Comptes.... publiés par Gadan, Troyes, in-8, 1851, page 49.

(3) Comptes id. page 49.

Jean de Damery ou *Damilly*, peintre-verrier, veut entreprendre « de verrer la forme en la croisée par devers chapitre, » mais son ouvrage est condamné par Gilet le peintre et par les verriers Jacquemin et Guiot, « comme non souffisant ne convenable (1). » Drouin de la Marche, neveu de l'évêque Jean Braque, son protecteur, promet de rendre au chapitre les 24 livres 14 sous que le peintre-verrier redoit, s'il ne peut les donner, 1379-1380 (2).

Jacquemin le verrier, surnommé Sauvaige dans quelques registres, plus heureux que ses devanciers, travaille dès 1377-1378 et verre cette année « la forme où est saint Michiel et celle où est ymaginé saint Bartholomé » (3). L'année suivante il condamne l'ouvrage de Jean de Damery et travaille à la première forme « devers chapitre en laquelle est l'ymage de saint Mamer, » à celle « par devers le cuer où est l'ymage saint Denis dont la pointure est payée par l'évesque » et pose « des penels » aux verrières de la chapelle saint Fiacre et à celles du pignon « où sont les ymages de saint Pierre et saint Pol » (4).

Jacquemin pose en 1379-1380 le verre « pour la forme du milieu de la rameure en laquelle est l'ymaige de la résurrection N. S. (5) » Mais en ne ven-

(1) Bibliothèque nationale, manuscrit 9.113, folio 35.

(2) Comptes publiés par Gadan, page 59.

(3) Bibliothèque nationale, manuscrit 9113.

(4) id.

(5) Cette verrière contenait 438 pieds et demi de verre blanc à 3 sous 4 deniers le pied, total 73l 1s 8d. La peinture qui couvrait 191 pieds de

dant le verre que 3 sous 4 deniers, Jacquemin s'aperçoit bientôt de sa perte et prétend qu'il n'est pas plus heureux que Guillaume Brisetout et Jean de Damery. Le chapitre, craignant sans doute le départ de ce peintre-verrier, écoute favorablement ses plaintes et lui donne une gratification de 40 sous, sans compter les 5 sous qu'il accorde à ses vallets, 1380. Les années suivantes Jacquemin verre « la roe par devers la cour l'official et les basses verrières au dessoubs de ladicte roe, » fait une verrière neuve en la chapelle Sainte-Marguerite et remet un panneau « en la forme où est l'ymaige de sainct Barthelemie » avec des verres de plusieurs couleurs achetés chez Lambinet (2).

Lambinet n'est connu que parce qu'il vendit à Jacquemin et à Guiot Brisetout des verres de plusieurs couleurs. Mais, comme je le ferai remarquer, les registres ne constatent que l'existence de ceux auxquels le chapitre versait de beaux deniers et ne nous ont nullement transmis les noms de ceux qui travaillaient pour des donateurs, car à ces derniers l'argent était versé par de pieux fidèles et non « par les proviseurs de l'œuvre » qui se contentaient d'enregistrer les recettes et les dépenses. Beaucoup de gens s'étonneront peut-être de la modicité du salaire des ouvriers au moyen âge, mais d'après les calculs de M. Leber,

ce verre blanc fut payée 10 deniers le pied, total 7^{l} 19^{s} 2^{d}. Le prix total de la verrière ne s'éleva donc qu'à 8^{l} 1^{l} 10^{d} *Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes*, 1379-1380, archives de l'Aube.

(2) Manuscrit 9112, année 1383-1384. Les registres citent *Ancher d'Aubrissel* travaillant avec Jacquemin.

il est prouvé que les ouvriers gagnaient au moins trois fois plus que ceux du XIXe siècle. Le boisseau de froment contenant 23 litres 28 centilitres ne coûtait qu'un sou en 1380.

Jean dit **Matay** et **Jean** dit **Magonet** visitent les verrières de Jacquemin et jurent sur les Evangiles que « bien et diligemment » ils visiteront l'ouvrage exécuté par le peintre-verrier, 1380-1381 (1).

Jeannin Sublot verrier, « pour deux faiz de verres communs pour la feste de Monseigneur | Etienne de Givry | pour chascun faiz x sous prins au four aux verres valent xxs 1395-1396.

« A Thevenin Vincent, autrement le Henappier pour porter et livrer à Troyes les verres dessus diz dès ledit four jusques en l'ostel de Monseigneur à Troyes pour ce....xvs.

« Aux femmes dudit four aux verres pour enfener lesdiz verres, IIs VId » (2).

Aix-en-Othe possédait donc, comme on le voit, un *four à verre* et des mines de fer dont le loyer rapportait chaque année 18 livres dès 1378. C'était même dans son château appartenant aux évêques de Troyes que de nobles seigneurs et de vénérables prélats venaient de temps en temps jouir des douceurs d'une généreuse hospitalité et se livrer gaîment aux exercices de la chasse, lorsque les *routiers* n'infestaient point les chemins.

(1) Manuscrit 1911. Bibliothèque nationale.

(2) *Comptes de la terre d'Aix-en-Othe*, 1395-1396. Sublot devait être probablement le chef de la verrerie.

Guiot Brisetout paraît dès 1380 à la cathédrale et dans l'église Saint-Etienne où il repare une verrière. Ce Guiot est le fils de Guillaume, *filium Brisetout*. Il pose des verres à Saint-Urbain avec ses « varlets » et gagne 5 sous par jour, 1383-1393 (1). Travaillant quelques années avec Jacquemin à la cathédrale, il fait en 1388-1389 « un ymage de Dieu tout de couleurs par devers le pavement » remet la grande verrerie « en la table aux reliques brisée par des jeunes gens demourant *cheux la Guignarde* », et exécute différents travaux à la cathédrale jusqu'en 1415 (2).

Courtet Jean, 1386-1387, travaille à la cathédrale avec Jacquemin Sauvage (3).

Domanchin, *varlet* de Guiot, travaille à Saint-Urbain, 1383-1384, et à la cathédrale, 1388-1389.

Jeannin de Pommart, *varlet* de Guiot, travaille également à Saint-Urbain, 1389, et à Saint-Jacques-aux-Nonnains.

Charretel Jean, de Saint-Quentin, répare la verrière où est « l'image saint Bartholome », 1397-1398 (4).

(1) *Comptes de Saint-Urbain*, 1383-1393. Pour ne point surcharger notre liste de notes fastidieuses, nous nous contenterons de citer la date et les églises dans lesquelles les artistes ont travaillé. A l'aide de cette simple indication, le lecteur pourra, s'il le veut, consulter les nombreux registres conservés aux archives de l'Aube.

(2) Les registres citent le don fait à l'œuvre par Mahiet Paaillon « afin qu'il fût mis et pourtraiz en une verrière » que fit Guiot pour la somme de 8 livres 5 sous, 1391-1393. Ms. 1911. En 1408 Guiot s'engage à faire « ung grand osteau ouquel seront faiz les quatre évangélistes en quatre roses. » Ce vitrail existe encore au portail latéral construit à l'extrémité du bras nord du transept.

(3) Ms. 1911. *Bibliothèque nationale*.

(4) Idem.

XVe SIÈCLE

Machefoin Etienne répare et repose les verrières de la grande salle de l'évêché et met « du verre et du plomb où il est nécessaire », 1406-1407.

Du Pins, dit la Barbe, Jean ou Hennequin, répare des verrières endommagées par la grêle à la cathédrale et celles des chapelles St-Jacques et St-Michel, 1416-1417.

Jean Brisetout travaille avec Jean **Blanc-Mantel** à la chapelle de la Conception à la cathédrale où il pose « des verres jaunes et de plusieurs couleurs », 1420-1421.

Jean de Vertus pose des verrières à la cathédrale et fournit le verre « pour la librairie » 1421-1423. Jean gagnait 5 sous par jour, 10 deniers de plus que le maître-maçon Jeannin le Terrelion.

Jeannin le verrier travaille dès 1421-1422 à Saint-Jacques aux Nonnains, à Saint-Urbain en 1423-1424 et à la Cathédrale en 1443 où il met un verre neuf « ès tables en quoy sont les reliques du portail, » — peut-être Jeannin de Pommart dont le fils travaillait en 1443.

Jean de Bar-sur-Aube appelé quelquefois Jean le verrier ou Bar-sur-Aube, répare « les voirrières dessus les orgues » à Sainte-Madeleine dès 1425-1426, et celle de la chapelle St-Claude, où il met « du verre selon les couleurs de la dicte verrière » 1438-1440.

« A luy pour avoir mis xx pieds de verre blanc en une verrière et demy, chapelle saincte Catherine, les-

quelles deux verrières ont esté faictes à neuf, parcequ'auparavant elles estoient viex et plaines de couleurs et parce qu'on ne veoit point en la dicte chapelle, lesquelles verrières viex sont au trésor de la dicte église. VI^s II^d. »

Par qui les vieilles verrières avaient-elles été exécutées? Les registres n'en font aucune mention, mais il est permis de croire qu'elles provenaient des ateliers de Jacquemin ou de Guillaume Brisetout. Les marguilliers de Sainte-Madeleine commirent en cette occasion un acte de vandalisme. Qu'auraient dit les donateurs s'ils avaient été témoins de cette métamorphose? *Tempus edax, edacior homo.* Jean de Bar-sur-Aube parait s'être établi bien jeune à Troyes, s'il n'y est point né, car sa parente Marion de Bar-sur-Aube quête le pain bénit à Sainte-Madeleine dès 1411-1412 et Jeannette de Bar-sur-Aube achète la même année « ung viez chapperon à femme laissé par la femme Perrin d'Arras. »

Ce peintre-verrier « remet encore à point trois panneaux des grandes verrières de derrière le grant autel de Saint-Remi » 1435-1436, répare toutes celles de l'église Saint-Etienne et de Saint-Urbain, 1439-1440 et quelques unes de celles de la cathédrale où il pose « des verres de couleur. »

Jean Simon de Bar-sur-Aube, probablement le fils de Jean est chargé dès 1438 d'importantes restaurations par le chapitre de la cathédrale. Vingt quatre ans plus tard « il refaict de son mestier toutes les verrières de l'église Saincte-Madeleine tant haut que

bas, lesquelles estoient moult très-dommaigées de la gresle (1). »

Michelet répare les verrières de l'église Saint-Jean dès 1441 et en refait deux à Sainte-Madeleine en 1446-1447.

Jean Tirement répare des verrières à Saint-Urbain, 1458.

Antoine Viole vend du verre blanc et du verre de couleur, 1469.

Henryet répare des verrières en 1469 à Saint-Urbain et à la cathédrale et fait avec **Claude Piqueret** celles de la librairie nouvelle, 1479 (2)

Girard le Noquat. Le 3 décembre 1484, le chapitre consent que la petite maison située contre le gros clocher soit louée à vie à Girard le Noquat qui a fait les verrières neuves de l'église moyennant 60 sous par an. Sont compris dans le bail un petit atelier situé devant cette maison et une place vide où le locataire se construira un atelier neuf avec des bois fournis par la fabrique. (3)

Girard fait la verrière « de la chapelle de nouvel faicte du costé du pavement en laquelle sont les prophéties de l'advénement et passion de Nostre-Seigneur, —

(1) Bar-sur-Aube comptait à Lyon beaucoup de ses habitants parmi lesquels nous citerons Pierre *tainturier* qui fournit à l'entrée du roi Louis XII en 1499, 4000 aunes de toile « pour couvrir les rues. » A cette même entrée un Jean de Troyes fut chargé de faire 400 *targuetes* aux armes de France. *Archives de l'art français*. T. 1. pag. 93 et 97.

(2) M. le baron Chaubry dans ses *Recherches sur les peintres-verriers champenois* cite un Claude Henriet né à Châlons vers 1550.

(3) Délibérations capitulaires G 1278. Archives de l'Aube.

212 pieds de verre à 5 sous 10 deniers l'un, 1484-1485.

Ce peintre-verrier avait posé et réparé beaucoup de verrières dès 1480 dans les chapelles de sainte Marguerite, des Apôtres, de Notre-Dame, de Saint-Nicolas, du Sauveur, de sainte Mathie, de Saint-Michel, de Saint-Fiacre, de la Conception et aux fonts. Plus tard il fournit le verre « pour les verrières d'en bas du pignon de la ramée de la nef, exécute la verrière de la *Transfiguration* et celle où sont les *Anges*, le *Crucifiement* et *l'Annunciation*. Il se plaint cependant en 1484-1485, des sommes modiques qui lui sont allouées et prétend qu'il éprouve de grandes pertes. Le chapitre satisfait des *couleurs* qu'il emploie lui accorde 100 sous à titre de gratification. On lui attribue la *légende de la croix*, première fenêtre de la nef à gauche.

Pierre Soudain I cité dans le registre K[1] des archives municipales, à l'occasion de l'entrée de Charles VIII en 1486.

Jean Lefebvre, id.

Me Jacques Robelin, organiste de Saint-Etienne fait faire par un verrier, en 1491, le *pourtraict* d'une verrière de l'église des Carmes à Orléans et reçoit du chapitre 8 sous 4 deniers.

Vincent Marcassin refait les huit verrières « au pignon de la nef » et répare « le bas de celles que Mgr Louis Raguier a faict faire » 1491-1492.

Nicolas le verrier met « ung panneau de verrière en la chapelle de St-Loys ouquel est l'ymage Saint-Etienne » et pose des « lozanges neufz à XVI pan-

neaux » 1494-1495. — Le même probablement que le suivant, car les registres de la cathédrale ne contiennent quelquefois que le prénom.

XVIe SIÈCLE.

NICOLAS MACON remet à la cathédrale « des panneaux en la chapelle de la Nativité Nostre-Dame selon les couleurs, au-dessus du chœur et détache les vieilles verrières des deux pignons de Saint-Nizier, 1524 (1).

Lyénin Varin établi à Troyes dès 1486 (2), exécute en 1498-1499 la verrière du *Radix Jessé* à la cathédrale. Le chapitre avait ordonné de donner à sa femme « ung escu d'or pour ung chapperon, affin qu'il fist bien et deuement ceste verrière » dont les donateurs furent François de Marisy et son épouse, comme on peut encore le lire au bas de la quatrième fenêtre de la nef à droite : *François de Marisy et damoyselle Guillemette Phelipe, sa femme, ont donné ceste verrière en l'honneur de Dieu et de sainct Pierre l'an mil CCCCIIIIxx et XVIII*. Cette verrière de la plus grande magnificence représente l'*arbre de Jessé* ou la généalogie de la Vierge. Les donateurs selon l'usage y sont avec leur famille et leur écu armorié.

Lyénin, demeurant rue Notre-Dame, était chargé dès 1508 « d'ouvrir en esté et de refermer en yver

(1) Ce peintre-verrier demeurait sur la paroisse Saint-Nizier comme le constate ce qui suit : « Du droit de la terre de l'enfant de Nicolas. Macon verrier, v sous. » Saint-Nizier, 1524.

(2) Archives municipales de Troyes. Registre K'.

chaque année les verrières ouvrans de l'église St-Jean sa paroisse. Lyénin fit encore une verrière pour St-Jacques-aux-Nonnains et mourut vers l'an 1513, car cette même année les marguilliers payèrent une certaine somme à ses héritiers « pour les panneaulx de la verrière de dessus la chapelle de Nostre-Dame où est l'ymaige Saint-Christophe (1) ».

Lyénin II Jean, probablement le fils du précédent, pose une verrière à Saint-Pantaléon en 1529, travaille à la verrière de Saint-Gond à Saint-Nicolas dont il fit sans doute les *pourtraits* en 1533-1534.

Balthazar Godon travaille à la cathédrale avec Jean Verrat de 1498 à 1507 et restaure seul en 1502-1503 « ung petit panneau de voirre de l'une des haultes verrières de la croisée devant St-Sébastien. »

Jean Verrat (2) entreprend avec le précédent la verrière de M. Ladvocat. Cette verrière, consacrée aux saints honorés à Troyes et à plusieurs personnages de l'ancien Testament fut donnée en 1498 par les Huyard, comme le constate l'inscription au bas du vitrail de la cinquième fenêtre de la nef de la cathédrale à droite : *Maistre Jehan Huyard, chanoine de ceste église, et Guillaume Huyard, advocat du roi à Troyes, escuyer,*

(1) M. Léon Pigeotte dans son *Etude sur l'achèvement des travaux de la cathédrale de Troyes* lui attribue la verrière de St-Sébastien, seconde fenêtre de la nef de la cathédrale, à gauche, car on lit dans le compte de 1501-1502 : « Paié à un maçon pour ayder *Lyénin* le verrier à refaire les escharfauds de la verrière St-Sébastien » pag. 51.

(2) Ce peintre-verrier devait demeurer sur la paroisse Saint-Jacques, car sa femme et sa fille *quièrent* l'œuvre en 1529-1530.

maire de ceste dicte ville et mareglier de ceste dicte église, ont faict mettre ceste verrière l'an mil IIII^{c} IIII^{xx} *et* XVIII.

Jean Huyard était en outre curé de Saint-Nizier et entreprit avec le chapitre de Saint-Pierre un procès contre les religieux de Saint-Loup, parce que les cloches de l'abbaye royale troublaient, disait-il, les offices. Mais le Parlement de Paris se moqua de ses prétentions et lui permit d'en faire fondre de plus grosses, s'il le voulait. Il est probable cependant que l'église Saint-Nizier doit à sa libéralité la plupart de ses verrières, quoiqu'il se soit montré l'un des principaux bienfaiteurs de la cathédrale.

Tandis que les maçons découpaient en dentelle les rosaces de pierre et décoraient les fenêtres de compartiments ogivaux, le chapitre de la cathédrale de Sens achetait du verre et cherchait des verriers pour le mettre en œuvre et pour y peindre quelques grands sujets d'histoire sainte. Il envoie dès l'an 1500 le doyen et les fabriciens dans la capitale de la Champagne pour proposer à des verriers de cette ville de faire les verrières du *croison*. Lyénin Varin, Jean Verrat et Balthazar Godon s'engagent à faire toutes les verrières « moyennant 6 sous 6 deniers pour chascun pied tout de couleur et painture. »

Mais il paraît que nos peintres-verriers ne terminèrent pas assez promptement leurs travaux, car maître Charbonnier, fabricier, après plusieurs voyages à Troyes « pour veoir s'ils faisoient bien les vitres, » les fit sommer par le bailli de cette ville « de faire et

parfaire les dites vitres dedans le temps et selon la convention faicte avec eux (1).

Le 12 juin 1502, les peintres-verriers avaient enfin amené « l'osteau, tant le haut que le bas, » qui fut mesuré par le maître-maçon, Euvrard Hympe, verrier, et le chanoine fabricier. Cet osteau ne contenait pas moins de 633 pieds de verre. Le 17 septembre, un serviteur de Lyénin apporte de Troyes le verre ouvré des armes du roi et de la reine et le pose en l'*osteau*. Le 11 décembre, les verriers reparaissent encore à Sens, à l'exception de Lyénin, que remplace Jean Macadré, son neveu. Ils posent les deux formes de la chapelle Notre-Dame que mesure Euvrard Hympe, verrier de Sens.

Ces verrières, d'un travail remarquable, représentent différents sujets religieux. La rose ou l'osteau est consacré à rappeler aux fidèles l'effrayant spectacle de la résurrection des morts et du jugement dernier et le glorieux martyre de saint Etienne, patron du diocèse de Sens. Les deux grandes verrières du côté de la nef contiennent la suite de la légende de ce saint, tandis que les deux autres fenêtres en face représentent l'*Arbre de Jessé* ou la généalogie de la Vierge et la légende de saint Nicolas.

Jean Verrat relève deux « des panneaulx de la verrière de Mgr de Metz, y fait des pièces selon les cou-

(1) *Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens* par Quantin, in-8, 1842, p. 27.

leurs des histoires, lesquelz panneaulx furent gastez, quand la fouldre tomba sur le clochier (1). »

Le compte suivant prouve que les peintres-verriers exécutaient quelquefois les verrières d'après les patrons qui leur étaient présentés : « Payé à Jehan Verrat et à Balthasar, verriers, pour 402 pieds de verre à 6 sous le pied que doit contenir la première verrière des trois formettes qui sont à faire en l'église (cathédrale de Troyes), sur l'autel saint Anthoine... selon le patron à eulx montré : C'est assavoir le champ d'icelle, tout de fin azur, tant du carré que des remplaiges et ymaiges debout, trois en chascun jour habillés de toutes bonnes vives couleurs selon leur ordre... Et seront tenuz faire pilliers portant tabernacles audit carré en chascun jour selon ledit patron... Et esdiz remplaiges sur le dit champ d'azur seront tenuz semer d'estoilles ou de fleurs de liz, ainsi qu'il plaira à Mesdiz Srs, 1505-1506. »

Jean Verrat est encore cité dans les registres de Sainte-Madeleine pour avoir mis du verre « à ung reliquaire de la vraye croix, 1513-1514 » et pour avoir levé par deux de ses *vallets* les panneaux de la verrière « en laquelle est l'histoire de l'*Invention de la Croix* (2), 1514-1515 » et dans ceux de Saint-Pantaléon « pour avoir rabillé la verrière de feu Jean Lau-

(1) Première à droite de la grande nef de la cathédrale de Troyes en venant du chœur. Cette verrière sortait probablement des ateliers de Jean Verrat, auquel quelques uns attribuent la *Légende de la Croix*.

(2) Ou plutôt quelques faits se rapportant à la *Légende de la Croix* représentée à la cathédrale, à Saint-Pantaléon, à Saint-Martin, à Saint-Jean et à Saint-Nizier.

rent du Molinet, 1516-1517, » et refait celles de la chapelle du Dauphin et d'une des chapelles du jubé, 1520-1521.

Colas Pasquot, *vallet* de Jean Verrat, 1510.

Nicolas Blampignon, *apprentiz* de Jean Verrat, 1510.

Martin Lambert, *vallet* de Jean Verrat, 1510, travaille à Saint-Jean, 1524.

Pierre, fils de Martin le verrier (1), fait la verrière de l'*Enfant prodigue* pour Guillaume Mosle, 1498-1499. Les proviseurs, satisfaits de son œuvre, donnent à sa femme « ung escu pour ung chapperon. » La parabole de l'*Enfant prodigue* est représentée en seize tableaux disposés sur trois rangs superposés, troisième fenêtre à droite. Mais soit que le peintre ait mal pris ses mesures, soit que la famille donatrice ait jugé qu'elle était suffisamment désignée par son blason si souvent répété sur le vitrail, nous n'avons découvert aucune inscription au bas de cette fenêtre comme aux autres, ni même de place pour en mettre.

Pierre le verrier refit encore la verrière de la chapelle de Jean Molé à Saint-Pantaléon, 1524, celle de saint Adrien à Saint-Nicolas, 1533, les *portraits* pour les *images* (2) de Pierre Genet et la verrière des *sept douleurs* du Mont Calvaire, 1534.

Le lecteur sera peut-être surpris de voir ce Pierre travailler de 1498 à 1534 et même au-delà, tandis que

(1) Ainsi désigné dans le compte de Saint-Nicolas, 1533-1535.

(2) Statues.

d'autres n'apparaissent qu'un petit nombre d'années. Mais il faut se rappeler que les marguilliers n'enregistraient que les noms des ouvriers qu'ils payaient et qu'avant 1830 nos aïeux n'aspiraient point comme nous à un repos prématuré. La plupart travaillaient jusqu'à un âge avancé et ne renonçaient à leur profession que lorsque leurs forces étaient épuisées. Il est bon de dire que les fêtes étaient plus nombreuses et que dans les temps prétendus *naïfs*, nos aïeux déridaient souvent leur front et se permettaient même certaines licences, comme le constate dès 1400 le registre des amendes de l'officialité conservé aux archives de l'Aube,

« De plusieurs habitants de Chalantre-la-Grande (1) qui ont fait un *charivari* à l'occasion d'un second mariage.

« Des gens du Chêne qui ont voulu interrompre leur curé, pendant qu'il publiait au prône une excommunication prononcée par l'official.

« D'une femme qui a fait confesser une autre femme à un laïc en couvrant ce dernier d'un linge blanc que l'autre avait pris pour un surplis (2). »

Aillet Pierre ou Jean paie à chaque terme à Saint-Urbain deux livres pour la maison « où il demore, assise près de ceste église nouvellement édifiée » 1499-1500 et fait une verrière à Sainte-Madeleine d'après le carton fourni par le peintre Guillaume Passot, 1495-1496.

(1) Aujourd'hui diocèse de Châlons-sur-Marne.
(2) G 244, 245. Archives de l'Aube.

Jean Macon, verrier et sergent de la justice séculière de l'église de Troyes, 1502 (1), travaille à la cathédrale avec Jean Verrat, dès 1517-1518 et à Saint-Nicolas avec Jean Soudain en 1530-1531.

Jean Rubis travaille à la cathédrale, 1506-1507.

Nicolas Fagot « remet à point les verrières de Saint-Pantaléon, 1519-1520, et travaille à Saint-Jean la même année. — Son fils travaille comme peintre à Saint-Nicolas, 1547-1548 et à Sainte-Madeleine, 1550-1551.

Victor le verrier répare des verrières à Saint-Jean, 1513-1514.

Jean Soudain, « verrier et ouvrier de verrières demourant à Troyes, pour LX panneaulx des hautes verrières de Sainte-Madeleine qu'il a levez pour les replomber et y mettre plusieurs lozanges qu'il a convenu et aussi pour plusieurs verrières rompues et cassées qu'il a refaictes à neuf.., VII[l] » 1516-1517.

Soudain reçoit en 1523-1524 34 livres 6 s 8 d. pour la moitié de la façon de la verrière de la chapelle Drouyn (2) qui a coûté 68 l. 13 s. 4 d., savoir pour 136 pieds de verre en paincture à 5 sous le pied, 34 livres, pour 88 pieds de verre en bordure à 3 sous 4 deniers le pied, 14 livres 13 sous 4 deniers, pour 160 pieds de verre blanc à 2 sous 6 deniers le pied, 20 livres. Total égal à 68 l, 13 s, 4 d, dont l'évêque paie moitié. » Il pose plus tard à Saint-Nicolas la verrière de Toussaint, répare celles de saint Roch, de saint Claude, de

(1) Compte de l'exécution testamentaire de Louis Budé, 1502.

(2) A la cathédrale.

saint Sébastien, de saint Yves et en refait une « en une fenestre flamanche sur le portail de derrière, » exécute en 1546, la verrière « jouxte l'oteau du costé du petit cloitre sur l'autel St-Antoine (à la cathédrale) pour le prix de celle qu'il avoit faicte sur l'autel de St-Sébastien, 1529, et reçoit 207 livres 3 sous 9 deniers pour 552 pieds et demi de verre qu'il pose dans l'*oteau* (rose du grand portail) de ceste église. » Jean Soudain traite dès 1546 pour faire cette grande rose et l'achève l'année suivante, comme le constatent les registres capitulaires. Ces vitraux, d'une excellente facture, sont consacrés au triomphe du Sauveur autour duquel sont représentés les apôtres et une foule de saints et de saintes dans l'attitude d'adorateurs. Jean Soudain travaillait encore à Saint-Pantaléon en 1523 et à Saint-Jean en 1535 (1).

Jean Cornuat « rabille toutes les verrières tant basses que haultes tant verre painct que blanc » de Sainte-Madeleine, 1502-1503, lève *l'arbre de Jessé* et la verrière Saint-Sébastien et fait les verrières de la cloison de la chapelle neuve de Saint-Jean, 1517-1525.

Aillet Fréminet répare les verrières de Saint-Jean, 1518, et achève celle qui avait été commencée « en la chapelle de la Nativité » à Saint-Jacques-aux-Nonnains, 1521-1522.

Jean Macadré I, neveu de Lyénin I, pose « plusieurs lozanges de verre aux verrières de Saincte-Madeleine »

(1) Un Jean Soudain est cité parmi les maîtres-peintres et sculpteurs de Rouen, en 1507, par M. Ch. Ouin-Lacroix dans son *Histoire des corporations*, p. 248.

1519, refait « deux verrières en la dicte église l'une de l'*arbre de Jessé* et l'aultre de l'*Invention de la croix*, lesquelles estoient fort endommaigées » 1521. Ce peintre-verrier avait remplacé son oncle Lyénin à Sens et travaillé dès 1502 avec Jean Verrat et Balthazar Godon. Ses descendants ont décoré beaucoup d'églises de leurs belles productions et acquirent une brillante réputation dont parlent tous nos historiens.

Jean Corsyoux pose un panneau « en la verrière l'*arche de Noé* à Saint-Jean, 1519-1520.

Semilliard dans ses notes rapporte ce qui suit:

« Nicolas Cordonnier dit le peintre, demeurant à Troyes en la grant rue a fait la vitre des orfèvres qui est à Sainte-Madeleine dans la chapelle de saint Eloy et a eu la somme de 30 livres pour son salaire et encore la somme de 10 livres de récompense, et son serviteur a eu pour son vin la somme de 15 sous » (1) Très-maltraités et depuis longtemps cachés par un rétable en menuiserie, la plupart des épisodes de la légende de saint Eloi, viennent d'être remis dans leur état originaire par M. Vincent Larcher qui a su si bien s'inspirer de son modèle qu'il est complètement impossible de distinguer les parties neuves des parties anciennes. Mais il paraît que Remi Breyer auquel Sémilliard a emprunté le paragraphe précédent a commis une erreur et que la verrière de saint Eloi aurait été faite en 1506 comme le prouvent les vers suivants au bas de la verrière:

(1) Troyes depuis le ve siècle jusqu'au xviiie, in-4. 1854, p. 18.

Les orfèvres l'ont fait faire en l'honneur de saint Eloi.
Priez Jésus d'amour entière que vray pardon il leur offroy.
Que la paix de Dieu leur soit faite pour ce bienfait en Paradis.
Cette verrière a été faite l'an mil cinq cents et six.

On ne peut également l'attribuer à Nicolas Cordonnier, car les registres des paroisses ne citent cet artiste et ses enfants que comme des peintres et des ornemanistes. (1) Elle appartiendrait plutôt à Jean **Macadré**, neveu de Lyénin, qui refit les deux verrières *l'arbre de Jessé* et *l'Invention de la croix* dans la même église.

Gervais Picart « racoustre la verrière du pignon du portail du costé du cimetière » Sainte-Madeleine, 1523.

Gauthier est cité dans le registre de St-Jacques, 1529-1531, parce que sa femme fit un don en mourant à cette église.

Martin II, verrier, probablement parent de Pierre le verrier, répare les verrières de Notre-Dame-aux Nonnains, 1530.

Louis Brissart travaille à la cathédrale, 1534-1535.

François Aillet, verrier, « demourant Grant-Rue près St-Urbain » est désigné dès 1546 dans les registres de cette église.

Pierre Macon travaille à Sainte-Madeleine, 1530, à Saint-Nicolas, 1532, à Saint-Jean, 1545, et à Saint-Pantaléon, 1552.

Nicolas Boulanger est cité dans un registre de Saint-Pantaléon, 1552.

(1) Il est certain que beaucoup d'artistes, comme Jean Cousin de Soucy, près Sens, étaient à cette époque tout à la fois architectes, sculpteurs, écrivains, peintres à l'huile et peintres-verriers, mais aucun document n'accorde ces différents genres aux Cordonnier.

Jean Macadré II refait les verrières de la chapelle de la couronne à Saint-Jean et « racoutre celle de la chapelle où est l'*hystoire de l'apocalypse,* 1549-1550. La *Chapelle de la couronne* devait être celle où l'on voyait alors la verrière qui rappelait le sacre de Louis le Bègue par le pape Jean VIII. S'il faut en croire certain marguillier, cette imposante cérémonie aurait eu lieu le 7 septembre 878, au milieu même d'un concile auquel le Souverain Pontife assistait avec une foule de prélats. Mais les documents nous manquent pour justifier cette assertion. Il est probable que cette opinion ne prit quelque consistance qu'après la cérémonie du mariage de Henri V, roi d'Angleterre et de Catherine de France qui fut célébré le 2 juin 1420, dans cette église, comme le rapportent les chroniqueurs de ce temps (1).

La verrière de la couronne « entretenue avec soin par les paroissiens, fut transportée lors du grattage de l'église en 1722, vis-à-vis la chaire, afin qu'elle fût plus en vue. » Exécuté depuis quelques années par M. Lévêque de Beauvais et placé également en face de la chaire, le sacre de Louis le Bègue par le pape Jean VIII constate malheureusement un fait apocryphe, car Louis le Bègue sacré dans la cathédrale n'eut point l'honneur de voir des pairs ecclésiastiques et des pairs laïques.

Jean Macadré II *le jeune*, verrier, habitait « une mai-

(1) Comptes de la fabrique de l'église Saint-Jean de Troyes, in-8, 1855, p. 36.

son, *grant rue*, en laquelle pendait pour enseigne le *nom de Jésus*, près Saint-Urbain, 1546-1547.

François Pothier « racoustre une verrière de la chapelle des Tanneurs à St-Jean, 1549-1550, et refait une haute verrière du chœur à Saint-Jacques-aux-Nonnains, 1564.

Michel Marcassin travaille à Saint-Pantaléon, 1556.

Pierre Marcassin visite les verrières de Sainte-Madeleine, 1557, « racoustre toutes celles de Saint-Remy, refait la verrière des papetiers qui fut remise à neuf, 1570, répare la verrière près le clocher, met une bordure en la verrière *Notre-Dame de pitié*, et en celle du *Jugement*, une pièce painte en la verrière ronde de la grande porte et plusieurs panneaulx à celle des fonts de la même église, » 1583.

Simon d'Arzillières, verrier, 1562 (1). »

Pierre Soudain II lève, nettoie, et « racoustre les deux verrières où sont les *hystoires de Daniel* et la vie de *Sainte-Barbe*, fait quatre panneaulx de verre neuf sur la croisée du grant portail, refait la verrière du *Baptesme* et du *Jugement de Salomon*, répare la verrière de *l'Annunciation*, racoustre celle de Jean Claudin, fait un grant panneau à la verrière Saint-Jean près les fonts, met plusieurs pièces tant blanches que peintes, relève et rassied toutes les verrières de la maison du *Monde renversé*. (2)

(1) *Le Protestantisme en Champagne*, par Recordon, p. 113.

(2) Ainsi appelée du nom de son enseigne. Cette maison située rue des Buchettes appartenait à l'église Saint-Jean où travailla Pierre II Soudain.

Jacques Macon travaille à la cathédrale, 1562-1573, avec Bernard Pasquot.

Pierre Lambert travaille à Sainte-Madeleine, 1548-1550, à Saint-Pantaléon, 1556, et à Saint-Nicolas, 1578, où il met « quinze panneaux aux verrières de Notre-Dame, de St-Yves, de Tobie et du mont Calvaire.

Pierre Macadré II (1) répare les verrières « d'au-dessus la porte de la rue du Bois et d'alentour le chœur de Sainte-Madeleine, 1577, et travaille à Saint-Pantaléon.

Philippe Lelong fournit « ung grand panneau de verre en couleur au lieu d'un blanc auquel est l'ymage de sainct Pierre portant quatre pieds en hauteur et quatre en largeur, » 1579-1580, et travaille « à la dernière verrière de la nef des vostes d'en haut à la chapelle de Drouyn (2) 1583.

Edme Lacaille, verrier, « racoustre les verrières de Saint-Remy, sçavoir celle de *l'Apocalipse*, celle de dessus le grand hostel tant bas que hault, celle de la la chapelle de la Croix en la nef tant bas que hault, 1585.

Nicolas Isambert travaille à Saint-Jean, 1584, et répare la même année une verrière au portail de Saint-Jacques-aux-Nonnains.

XVIIe SIÈCLE

Toussaint Audiger reçoit en 1603 « la somme de 6

(1) Le registre 16 G 50 constate l'existence d'un Pierre Macadré, verrier, dès 1521.

(2) Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, 1579-1583.

livres pour avoir parfaict toutes les verrières de l'église (1) (Sainte-Savine près Troyes), fournit à Saint Remi » deux pièces de verre peint rapportées aux images, l'une de la *Résurrection* au portail, et l'autre au *Crucifiement* de la chapelle de la croix, « relève un panneau de la verrière au devant de l'hostel saint Nicolas », 1604-1606 et refait « la verrière des tixerants de draps avec des pièces en trois autres verrières » à Saint-Nizier, 1606.

Monsieur Arnaud prétend que Nicolas Cordonnier se qualifiait du titre de *paincire-verrier*, mais nous croyons que les Cordonnier ne s'occupaient que de peinture sur bois, comme le constatent les registres de Sainte-Savine dans lesquels il est dit que Nicolas Cordonnier peignit les images de la Passion et de saint Maur, tandis que Toussaint Audiger travaillait aux verrières.

Charles Verrat, « painctre et verrier » descendant probablement de Jean Verrat, répare à Saint-Nicolas les verrières de St-Claude, de Notre-Dame, de saint Yves, de Tobie et du Mont-Calvaire, 1587, fournit à la cathédrale plusieurs pièces de couleur et fait « plusieurs hystoires neuves à la façon de celles qui y estoient auparavant », 1594-1595 (2).

(1) *Voyage archéologique dans le département de l'Aube*, p. 71. L'auteur a lu *Rudiger* pour *Audiger*, comme le prouvent les registres de Saint Nizier et de Saint-Remi de la même époque.

(2) Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, 1594-1595. Jean Charles Verrat paraît dès 1598 à Saint-Pantaléon où il pose « dix pièces de peinture, »

Jean Macadré III repeint à Saint-Jean « des pièces cassées en la verrière derrière la chaire du prédicateur où est *l'histoire du Jugement de Salomon* et racoustre celle de derrière les orgues où est *l'histoire de sainte Croix,* » 1592-1593, refait à Saint-Nicolas le rond de la verrière de dessus la grande porte qui est un *lapidement,* 1597, répare à Sainte-Madeleine la verrière de sainte Madeleine, démonte et remonte à Saint-Nizier dix-huit panneaux de la verrière de la chapelle des Foulons, 1607, refait « plusieurs panneaux des verrières au-dessus du grand autel à droite, la grande verrière de la chapelle sainte Anne, celle de M. le curé, (1) celle où est painct St-Nicolas, celle de la chapelle St-Pierre et la chapelle aux Tixerants de thoilles » 1613.

Nicolas Macadré « fait pour la grant part la verrière de dessus le petit portail de la rue Moyenne, et relève la verrière de dessus les orgues de Saint-Jean, 1593, travaille dans la même église avec Jean Macadré à la verrière de *St-Julien*, et à saint Jacques-aux-Nonnains avec Linard Gonthier.

Les Macadré ont travaillé dans toutes les églises de Troyes et dans la plupart de celles du diocèse. Jean III réparait en 1581 les verrières du chœur de Sainte

(1) Avant l'emplacement des nouvelles orgues en 1727, on lisait sur une des vitres de Saint-Nizier au-dessus de la principale porte :

Me Odart Moslé, curé de céans et chanoine de Saint-Pierre de Troyes, a fait faire ces trois verrières avec la peinture et escritures qui y sont pour servir de catéchisme et instruction au peuple. » *Almanach de la ville et du diocèse de Troyes*, 1767.

Syre (1) dont l'entretien appartenait au chapitre de la cathédrale. Nicolas exécuta la verrière de saint Etienne pour la collégiale fondée par le comte Henri le Libéral. (2) Pierre peignit les grisailles que le cardinal de Richelieu admirait à Saint-Pantaléon. Des Macadré reposent, dit-on, près la chapelle saint Roch à Saint-Jean. (3)

Linard Gonthier, « peintre verrier, a éclaté dans cette ville de Troyes par les beaux ouvrages qu'il a faits et qu'on voit dans plusieurs églises comme à Saint-Etienne dans la vitre du martyre dudit saint, dans la bibliothèque des Jacobins et dans l'hôtel des Arquebuses. » (4) A cet éloge que lui accorde Michel Sémilliard, nous nous permettrons d'ajouter que cet habile artiste orna de ses tableaux la plupart des églises de Troyes et du diocèse, et qu'il mérita le titre de *maistre painctre-verrier* qu'il prenait dans ses actes.

Linard Gonthier travaillait à la cathédrale dès 1596. (5) Les comptes de l'œuvre contiennent presque chaque année jusqu'en 1640, le total des sommes qui lui étaient versées pour des réparations ou de nouvelles verrières. Parmi les vitraux dont il décora la cathédrale, nous citerons surtout le magnifique vitrail qui représente

(1) Eglise située dans le canton de Méry-sur-Seine.

(2) Grosley, Mémoires historiques, T. II. p. 283.

(3) Les peintres-verriers de Troyes. *Annales archéologiques*, T. XVIII, p. 140.

(4) Troyes depuis le ve siècle jusqu'au xviiie, p. 28.

(5) *Les archives de l'art français* citent un tableau qu'il exécuta cette année pour une défunte et qui fut mis dans l'église Saint-Jean près de la chaire. T. IV, p. 94.

la parabole du *Pressoir* et qui porte la date de 1625. (1) Les couleurs des draperies sont belles, vives et d'un ton très-vigoureux. La figure du Sauveur dont le sang jaillit dans un calice d'or semble digne du pinceau d'un habile maître, comme celle du chanoine Jean Pineau, donateur du vitrail.

Linard Gonthier remet les verrières du trésor et fournit des losanges à Saint-Remi, 1600, — relève six panneaux en la verrière St-Claude, 1606, « racoustre le rond de la verrière de derrière les orgues et la verrière où est paint St-François, fait deux visages aux personnages de la verrière de Gabriel..... et Jean Genson et autres pièces aux verrières du portail, 1606-1641, — exécute les verrières du *Jugement de Salomon* et de l'*arbre de Jessé* à Sainte-Maure aux frais du prieur Thévignon, (2) — la magnifique grisaille le *combat spirituel du chrétien* de la première chapelle à droite de la nef de Pont Sainte-Marie (3), — répare les verrières de Saint-Jean « où il en fait une à neuf au ciboire, (4) » — travaille à Saint-André près Troyes, — exécute pour Saint-Etienne en 1624, un vitrail représentant la Vierge entourée des *attributs des litanies* et la verrière du martyre de Saint-Etienne et restaure les verrières de Sainte-Savine représen-

(1) Chapelle saint Fiacre. Son authenticité est constatée par un dessin lavé de cette composition, signé de Linard Gonthier lui-même. *Voyage archéologique*. p. 72 et 153.

(2) *Mémoires sur Sainte-Maure*, par Audra, ms. 2297, biblioth. de Troyes.

(3) *Voyage archéologique*, p. 112.

(4) Comptes de la fabrique de Saint-Jean, p. 34.

tant la *Transfiguration*, la *légende de la croix*, la *création*, la *vie de sainte Marguerite*, l'*arbre de Jessé*..., pour la somme de soixante livres, 1628. (1)

Linard Gonthier, a encore laissé des traces certaines de ses œuvres à Saint-Martin-ès-vignes, à Rumilly-les-Vaudes, (2) à Dienville, (3) et dans beaucoup d'autres localités. Cet habile artiste séjourna même quelque temps à Dienville dans une maison de la rue de Brienne et peignit pour l'église de cette petite cité la *création du monde*, *la prévarication d'Adam*, *l'arbre de Jessé*, *la conversion de Constantin* et d'autres sujets qui se retrouvent dans plusieurs églises de Troyes. Mais ce qu'on peut encore admirer, ce sont surtout les verrières qu'il fit pour l'hôtel des arquebuses et qui sont maintenant exposées aux fenêtres de la bibliothèque de Troyes. Henri IV et Louis XIII ont fourni les sujets de ces verrières dont quelques unes mériteraient plutôt le nom de miniatures sur verre, tant l'exécution en est finie, spirituelle et minutieuse, sans qu'elle fasse perdre à l'ensemble son caractère décoratif. Les touristes vantent surtout la bataille d'Ivry qu'ils regardent comme un chef-d'œuvre de composition et d'exécution. (4)

(1) *Voyage archéologique*, p. 71. Linard Gonthier, dans un mémoire estimatif, nous apprend qu'il peignit 36 panneaux et en releva 63.

(2) *Archives historiques du département de l'Aube*, par Vallet de Viriville, p. 315.

(3) *Quelques seigneuries au Vallage*, par l'abbé Caulin, in-8, 1867, p. 155.

(4) *Troyes et ses environs*, par Amédée Aufauvre, p. 210.

Linard Gonthier travailla encore à St-Jacques et à St-Pantaléon, refit la verrière de M. Galère, avec deux pièces d'une autre verrière à St-Nizier, 1606, — restaura la verrière de devant la chapelle Notre-Dame de Liesse, 1617, — releva trois panneaux de la verrière Saint-Yves à Saint-Nicolas et y mit plusienrs pièces, 1596-1597, et répara la rose au-dessus du Mont de Calvaire, 1638-1639. (1)

Cet artiste accompagnait presque toujours sa signature d'un masque ou face humaine croquée à la plume, au lieu de paraphe. Quoique artiste, il n'en posait pas moins de simples verres dans les bâtiments du collége de Troyes et dans beaucoup de maisons de cette ville.

Jean Gonthier, parent de Linard Gonthier, reçoit en 1639, des marguilliers de Sainte-Savine 18 livres « pour avoir fait plusieurs piesses painctes et relevé plusieurs pagneaux aux verrières, (2) — travaille avec Linard à St-Jean en 1642, et présente un mémoire de ce qu'il a fait de son métier de vitrier pour Messieurs les vénérables de St-Etienne de Troyes, 1646-1648. (3)

(1) Il paraît que les réjouissances causaient à cette derniere église quelque dégat, car dans le compte de 1628 nous lisons : « Payé aux hómmes qui chargent le canon et pour le tourner de telle sorte qu'il ne puisse préjudicier à l'église et affin de le peu charger pour l'entrée du roy [Louis XIII]. »

(2) *Voyage archéol.*, p. 71.

(3) Un artiste de Troyes possédait encore au temps de M. Le Viel « un manuscrit des Gonthier tant pour peindre le verre de toutes couleurs que pour la recuisson des verres peints et empêcher qu'ils ne cassent au four-

Pierre Michelin, verrier dès 1579 à St-Jacques, « racoustre une verrière au-dessus de l'autel où l'on chante la messe des imprimeurs et libraires. »

Louis Michelin, verrier, « remet un panneau en la chapelle des imprimeurs » dans la même église, 1613.

PHILIPPE MICHELIN travaille avec Jean **Macadré** à Sainte-Madeleine dès 1618.

Etienne Clément et

Etienne Jubrien, « mestres peintres-verriers à Troyes, confessent avoir reçu des marguilliers de Sainte-Savine la somme de 36 livres pour avoir relevé unze panneaulx de vitre en ladite église auxquelz a esté mis quantité de plomb, les avoir souldé et y avoir fourny plusieurs piesses de verre tant painct que blanc. (1)

Jean Lauchereau ou Lothereau exécute en 1636 quelques unes des verrières de St-Pantaléon de Troyes et de l'église de Bar-sur-Seine, (2) et retient toute la verrière de *Saint-Jean* à Saint-Nizier, 1616-1617.

Timothée Pisset répare des verrières à Saint-Jean, 1619-1625 (3).

François Baille ou **Baillet** remet « des pièces de

neau. » *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre*, par Langlois, in-8. Rouen, 1832, p. 220. Il est probable que Jean Gonthier était le fils de Linard, et que celui-ci eut un autre fils du prénom de Linard qui travaillait dès 1625.

(1) *Voyage archéologique*, p. 71.

(2) Grosley, *Mémoires historiques*, t. 2, p. 323. — *Voyage archéol.*, p. 102.

(3) Comptes de la fabrique de l'église Saint-Jean, p. 34.

couleur à la vistre de la chapelle Nostre-Dame à Sainte-Madeleine et travaille à Saint-Pantaléon avec *François Clément* et *Edme Couppel.*

Blondel travaille à Saint-Martin-ès-Vignes. 1640. (1)

Nicolas Hudot travaille à Saint-Martin et à Saint-Pantaléon vers 1640. (2)

Jean Barbarat, simple vitrier, travaille à St-Nizier, à St-Pantaléon et à St-Nicolas, vers 1650.

Antoine Cochot travaille à St-Pantaléon, 1652-1689.

Pierre Masson répare des verrières à Saint-Nicolas, 1668.

Jacques Clément l'aîné et

Jacques Clément le jeune « peintres et vitriers demeurant à Troyes, refont à neuf de verre de Lorraine blanc à lozange trois vitres du côté de la grand rue en l'une desquelles estoit représentée la *Nativité Nostre-Seigneur* et en une autre *Attila* peint en grisaille. Les dits peintres ont fourni tout le verre et garni les vitres de bordures peintes, » 1685. (3)

La verrière de saint Loup et d'Attila provenait de la libéralité de Denis Clérée, maire de Troyes, qui l'avait fait poser en 1570. (4)

Les registres ne citent plus que de simples vitriers

(1) *Congrès archéologique tenu à Troyes* en 1853, p. 153.

(2) Les registres de Saint-Nicolas citent Nicolas Hudé ou Huré dès 1618. Il refait avec François Clément « la rose cassée et brisée par la gresle, et relève deux panneaux en la vitre de l'hostel Saint-Jullien », 1643-1644.

(3) *Comptes de la fabrique de l'église Saint-Jean*, p. 34.

(4) *Troyes depuis le* v*e* *siècle jusqu'au* xviii*e*, p. 25

chargés de remplacer des verres de couleur par du verre blanc, comme cela se pratiquait dans nos majestueuses cathédrales à cette époque de décadence où l'on se permettait d'abattre les jubés et de dégrader d'élégants chapiteaux.

Pour juger de la décadence de la peinture sur verre, il suffit de jeter les yeux sur les vitraux de Saint-Pantaléon qui portent une date postérieure à 1650.

Plus sérieux, le XIX[e] siècle a rencontré de dignes émules des Macadré et des Gonthier, comme le prouvent les verrières faites ou restaurées par M. Vincent Larcher (1). Mais si l'art devient marchand, il est à craindre que nos églises ne s'ornent trop souvent que de figures plus ou moins grotesques. Il serait temps que la peinture sur verre qui paraît avoir pris naissance chez nos bons aïeux reconquît son antique renommée. Espérons qu'à l'aide de l'instruction nous finirons par comprendre que, pour avoir de véritables verrières, il ne suffit point de payer tant par mètre carré, mais de recourir surtout à des hommes habiles dont les œuvres sont déjà connues (2).

II.

PEINTRES

Les comptes de l'œuvre de l'église de Troyes ne citent au XIV[e] siècle que les noms suivants :

(1) Cathédrale, Sainte-Madeleine, Saint-Martin, etc.

(2) Note communiquée par M. Emile Babouot, peintre-verrier à Paris.

Guillaume, 1366-1367.

Radulphus, id.

Gilet, *le pointre*, qui vérifie avec d'autres l'ouvrage de Jean Damery, le peintre-verrier, 1378.

Denizot qui repeint l'horloge et refait les « ymaiges des heures, » 1379-1391.

Gautier *le pointre*, qui marchande le cincenier, (1) fait la moitié du travail et part pour l'Aragon, 1383-1384. (2)

Jean de Dijon qui termine le travail, id.

Le XIVe siècle ne nous a conservé que ces six noms parce que les registres de la cathédrale ont été détruits et que ceux des paroisses ne commencent qu'au siècle suivant, mais dès 1410, les noms deviennent plus nombreux et nous prouvent qu'à Troyes les beaux-arts étaient honorés et cultivés.

Rasset peint les châsses de la cathédrale, 1411-1420 et travaille à Sainte-Madeleine, peut-être avec Jacquinot auquel on attribue un compagnon.

Jacquet de Valenciennes, *paincire*, blanchit et peint « la grant table basse devant le grant autel, fait les hystoires qu'il faut de bonne peinture et suffisante » à Sainte-Madeleine, 1411-1416.

Gillequin peint les orgues de la cathédrale, 1420, et repeint le visage de l'image Sainte-Madeleine à Sainte-Madeleine. 1428-1436.

(1) *Cincenier*, baldaquin, dais.

(2) On sait qu'un certain Jacques de Troyes décora vers 1335 plusieurs églises d'Espagne. Il est probable que ce Gautier fut appelé par quelque compatriote au-delà des Pyrénées.

Perrinet Lopin entreprend des travaux à la cathédrale et perd une assez belle somme.

Jean de Savoie est appelé comme expert pour vérifier l'ouvrage de Lopin qu'il déclare valable, 1414-1415.

Jeannin travaille à la cathédrale, à Sainte-Madeleine et à Saint-Jean, 1439-1450.

Nicolas, frère de Jean Simon (de Bar-sur-Aube) travaille à la cathédrale, 1448-1449.

Jacquet Cordonnier redore et répare « une ymaige de Nostre-Dame » et repeint « les ymaiges estant en deux des tableaux faisant parement aux bons jours (1) » à Sainte-Madeleine, 1457-1458 (2).

Son fils redore la croix du grand clocher de la cathédrale, peint l'enseigne de *la Hache* et celle de sainte Mathie, (3) 1488, — travaille au tabernacle semé de fleurs de lis et d'étoiles dorées d'or fin à Saint-Etienne 1489 et peint les armes de France sur l'écusson sculpté en pierre comme complément de l'ornementation du grand pignon de la cathédrale, 1492.

Nicolas Hubin travaille à la cathédrale, 1479-1481.

Jean Copain peint le saint Michel du grand pignon de la cathédrale, 1492-1493, peint et dore « les ymaiges

(1) *Bons jours*, principales fêtes comme Pâques, la Pentecôte, etc.

(2) Jacquet fit encore le patron de la vie de Sainte-Madeleine qui devait servir à Thibaut Clément pour faire la belle tapisserie qui décora longtemps le chœur de la même église aux fêtes principales. Les tapisseries formaient jadis, comme on le sait, un des grands moyens de décoration des édifices civils et religieux. Chaque église en possédait au moins une représentant la vie du saint patron ou de la sainte patronne.

(3) Hôtels dont la propriété appartenait au chapitre de la cathédrale.

et les voûtes « à St-Pantaléon, 1509-1510, et « argente et peint le chef de Mons. St-Loup » à Ste-Madeleine, 1511-1514.

Guillemin Passot « fait la pourtraicture de la verrière de devant l'hostel de Monseig. de Lirey à Sainte-Madeleine, 1495-1496 (1).

Jean Baudrier « painctre » peint « les ymaiges et le portail » de Saint-Jacques aux-Nonnains (2), 1493-1495.

Nicolas Cordonnier I, fils de Jacquet le paintre, peint plusieurs voûtes de la cathédrale, et le « petit reloge de bonnes paincturesеt riches, » 1496-1497, fait « en 1504-1505, des patrons au petit pied selon lequel les verriers doivent faire les verrières de la croisée, peint sept ymaiges pour sept autels, exécute douze pièces de patrons de la vie de saincte Marguerite (3), pour le pied de la dicte saincte pour envoyer à la ville de Limoges pour faire esmaulx sur iceulx patrons, » 1527, (4) — fait les tableaux représentant les saincts lieux selon les dessins de Michel Oudin rap-

(1) M. de Lirey avait probablement fait exécuter des travaux à ses frais dans l'église de sa paroisse.

(2) Désigné quelquefois sous le nom de Saint-Jacques *au beau portail*.

(3) Le reliquaire de sainte Marguerite était porté auprès des malades. Un tronc placé au bas de ce reliquaire était destiné à recevoir les offrandes *Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes*, in-8, 1855, p. 22.

(4) Cette même année Jean Robert enluminait « une hystoire avec une vignette et lettres d'or en ung tableau ouquel est contenue la fondation (de la cathédrale) qui est assis en ung piller devant l'autel ouquel on met les reliques!.. à cause que le vieil tableau c'est assavoir lescripture estant en icelluy estoit si ancienne que a grant peine, y povoit l'on congnoistre aucune chose », 1527-1528, fol. 267. Archives de l'Aube, 7 fr.

portés dans ses voyages (1), — travaille aux décorations de l'entrée de Louis XII à Troyes, — fait le pourtraict de la tour Sainte-Madeleine, 1530, — travaille au mont Calvaire à Saint-Nicolas et peint la table donnée par Michel Oudin, » 1534.

Les tableaux n'étaient point rares à Troyes à cette époque, car dans l'inventaire de Guillaume Lesguisé, chanoine de la cathédrale, mort en 1482 (2), nous en avons extrait ce qui suit :

Item ung tableau painct de paincture ouquel est l'ymage Nostre-Dame et les trois roys prisé xx s... vendu xx s.

Item ung autre tableau de pareille couleur ouquel est l'ymage saincte Katherine, prisé x s.

Item ung autre tableau de pareille couleur ouquel est l'ymage de la Magdeleine, prisé x s.

Item ung tableau ouquel est l'ymage de madame saincte Syre et de plusieurs pèlerins, (3) prisé x s. vendu xv s.

Item ung tableau de bois ouquel a une Annuncication N.-D. entaillée, prisé avec le chassis xx s, vendu xv s.

Item ung vieil tableau painct ouquel a ung ymaige

(1) Ce Michel Oudin avait fait le voyage de la Palestine et rapporté le plan du Calvaire et du saint Sépulcre. Son manteau et son chapeau de pèlerin, suspendus à la porte du sépulcre construit à Saint-Nicolas, y existaient encore vers 1735. *Topographie de la ville et du diocèse de Troyes*. T. II, p. 335. Grosley, *Troyens célèbres*, T. II p. 271.

(2) Archives de l'Aube.

(3) Sainte du diocèse de Troyes au tombeau de laquelle accouraient de nombreux pèlerins jusqu'en 1789.

de saincte Syre, ung de S.-Savinian (1) et ung ymaige d'un mort. prisé v s... »

Guy de Mergey, chanoine de la cathédrale, mort en 1543, possédait plus de tableaux que Guillaume Lesguisé comme le prouve la liste suivante :

Item ung tableau de toille enchassé en bois ouquel est painct l'Annunciation, prisé xv s.

Item ung tableau ouquel est l'éphigie de monsieur d'Aucerre, prisé xv s. (2)

Item ung petit pan de toille painct estant au manteau de la cheminée, prisé II s. vi d.

Item ung petit drappelet ouquel est painct une femme, prisé II s. vi d.

Item une petite ymage Nostre-Dame de bois paincte et dorée, prisée x s.

Item ung autre pan de toille ouquel sont paincts ung homme et une femme, prisé x s.

Item ung autre pan de toille ouquel est painct une Nostre-Dame tenant son enfant, enchassé en bois, prisé x s.

Item ung autre pan de toille ouquel est painct Loth et ses deux filles, prisé vii s. vi d.

Item ung autre petit tableau de bois ouquel est painct le roy Saul.

Item deux grants pans de papier paints contenant la Passion et la destruction de Jhérusalem, prisés ensemble, v sous.

(1) Martyr du diocèse de Troyes mis dans un tombeau que fit, dit-on, construire sainte Syre et auprès duquel de nombreux miracles furent opérés.

(2) Portrait de l'évêque d'Auxerre.

Item ung tableau de bois ouquel est attaché une quarte contenant la description pour l'intelligence du vieil et nouvel Testament, prisé XII s VI d.

Item ung autre tableau de bois contenant la description de Gaule, prisé VIII s IIII d.

Item ung autre tableau de bois contenant le *molin des asnes hérétiques*, (1) prisé v s.

Item ung autre tableau de papier doublé de toille, enchassé de bois, contenant la déclaration de la briefveté de la vye humaine, prisé v s.

Item ung autre tableau contenant la description de tout le monde, prisé IIII s II d.

Item ung autre tableau contenant la quarte d'Ytalie, prisé IV s 11 d.

Item ung autre tableau contenant les ephigies de plusieurs personnaiges prisé avec ung autre pareil tableau, prisé XV s.

Item ung pan de toille enchassé en bois ouquel est painct une femme nue, tenant une teste de mort, prisé, x s.

Item ung pan de toille ouquel est painct une Nostre-Dame, tenant son enfant avec Joseph, le dict pan enchassé en bois, prisé XV s.

Item ung autre petit pan de toille ouquel est painct ung lancequenet et une lancequenette aussi enchassé en bois, prisé v s.

Item ung pan de toille ouquel est painct une bergerie, prisé x s.

(1) Caricature contre les Luthériens.

Item ung autre pan de toille ouquel est painct une fontaine, ung homme et une femme saulvaige avec plusieurs enfans nudz et de la verdure, prisé x s (1)

Jacques Garonot peint « les hystoires du baptesme N.-S. et la décollation de St-Jean-Baptiste » à St-Jean, 1512-1513.

Mathurin Macquart travaille à la cathédrale, 1518-1519.

Pierre Copain repeint et répare « les ymaiges de St-Maur et de St-Lié, à St-Jean » 1517, et peint « de diverses couleurs le St-Pierre et le St-Michel estans devers le cimetière » à Sainte-Madeleine.

Jean Briois « fait de papier blanc et noir ung Dieu pour l'estanfiche du principal portail, deux saincts Pierre et ung sainct Paul pour iceulx monstrer à Mess. pour savoir s'ils seroient bons patrons pour sur iceulx faire les ymaiges (2) de la grandeur que les convient pour les portaulx, » 1517-1518, peint l'image de sainte Catherine en la chapelle sainte Marguerite à la cathédrale et fait l'année précédente un pourtraict sur une chape de Saint-Pierre pour en faire faire à Lyon une pareille » pour l'église Sainte-Madeleine.

Jacques Baschot, *painctre*, fait le patron d'un reliquaire de Saint-Pantaléon, 1519, et peint la Notre-Dame de la grande voûte.

Edme Gentilz peint « les clefs et les écussons » sculptés par Jean Cornalle à la cathédrale, 1521-1522.

(1) Archives de l'Aube. Les *Heures* imprimées chez Lecoq sont désignées dans cet inventaire et prisées quelques sous.

(2) Statues faites par Nicolas Halluin.

Antoine Moreau peint et dore la croix du grand portail et les ymaiges sur le grant autel » à Saint-Jean, 1526-1535.

Guyon Cautelle peint la table de l'autel des trépassés à St-Jean, 1526-1527.

Parceval Blampignon travaille à Saint-Nicolas et à Sainte-Madeleine, 1525-1527 (1).

Jacques Cochin, peintre, dominotier et marchand d'images, travaille à Saint-Nicolas où il peint la Notre-Dame de la grande voûte, 1532-1534, et les ymaiges de la chapelle de Toussaint.

Michel Thays repeint les images de St-Jacques et de St-Philippe restaurés par Nicolas le Flamant, 1536, — fait les patrons « pour le parement des trespassez du grand autel, peint dix clefs et les dore d'or fin et fait le pourtrait pour la verrière de *l'outeau* vers la volte du grand portail » de la cathédrale, 1546-1547. (2)

Grand Gérard, *painctre*, fait « le pourtraict (3) de la verrière de Toussaintz à Saint-Nicolas, » 1533.

Petit Gérard fait le patron de la verrière St-Claude à Saint-Nicolas et « l'ordonnance des ymaiges de la chapelle de Toussaintz. »

Louis Pocheux, « *peinturier* de son métier, peint et

(1) Un Nicolas Blampignon travaillait en qualité de peintre à Fontainebleau, sous les ordres du Primatice. Note communiquée par M. Natalis Rondot.

(2) Cet artiste peignit encore cinq clefs des voûtes du chœur de Saint-Etienne, des hystoires sur le grand autel de Saint-Jean et dessinait, comme on l'a vu, pour les peintres-verriers.

(3) Carton de la verrière.

redore les platsfonds de la Belle-Croix en or fin, » 1541 (1).

Louis Potier. peintre, demeurant rue Moyenne, peint les images et le grand autel à St-Nicolas, 1536, et travaille à la cathédrale et à St-Jean, 1547.

Dominique Potier dore et peint la table du grand autel de Saint-Pantaléon.

Le registre 14 G 17 de Saint-Jacques constate l'existence à Troyes d'un Jean Chalette en 1560. Serait-ce un parent de Jean Chalette dont les travaux à Toulouse nous ont été révélés par M. Roschach dans les Mémoires de la société académique de l'Aube?

Jean Potier peint la table de St-Yves à St-Nicolas, enrichit d'or et d'azur le ciboire, 1551, peint une petite sainte Marguerite, un petit baptême près des fonts et un saint Lambert fait de bois près le ciboire à Saint-Jean.

Pierre Potier, demeurant *grand rue*, écrit et peint les commandements de Dieu et de l'Eglise mis devant le jubé à St-Jean, 1558.

Nicolas et Eustache Potier, habitant la grande rue près St-Urbain, travaillent (2) dans la même église, et à Sainte-Madeleine, 1563-1570.

Jacques Passot I peint le trépassement de Notre-Dame, à la cathédrale, 1561, les images de F. Gentilz à Sainte-Madeleine, 1557, et la table de Toussaint

(1) Cette croix fut élevée en 1495 près Saint-Jean, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. *Voyage archéol.*, p. 73.

(2) Archives de l'art français, t. V, p. 285.

à Saint-Nicolas et le crucifix du tronc du portail de Saint-Jacques, 1580.

Pierre Thays, peintre, 1562. (1)

Eustache Planson « peint le crucifix et le baptesme et les autres ymaiges qui sont au-dessus leaubenoistier de l'église, les clefs des hautes et basses voltes et les croix des piliers de la vieille nef, ung ymage de saint Jean taillé par F. Gentilz à Saint-Jean, 1559-1570.

Girard Douge peint les voûtes du chœur de St-André près Troyes.

Jean Caillet travaille à la cathédrale, 1563.

Martin de Bures id. 1565, catholique ardent, contribue surtout au massacre des protestants (2).

Nicolas Cordonnier II peint et dore « le ciel de la chaire du prédicateur et y met le baptesme de St-Jean, ung Jesus et une Marie, » 1583. — repeint les ymages et le crucifix du jubé à Saint-Jean, 1585, peint les ymaiges de l'Annunciation, de saint Jean et de Notre-Dame au portail » 1590, « le saint Jean et le saint Edme qui sont sur l'autel saint Jean à Saint-Rémi, 1600.

Les Cordonnier ont travaillé dans toutes les églises comme peintres et ornemanistes. Ce dernier fournissait chaque année à Saint-Jacques, des chapeaux de lierre et de fleurs pour le jour de la fête patrônale.

(1) *Le Protestantisme en Champagne*, par Recordon, in-8, 1863, p. 178.

(2) Id., p. 186.

Sa femme Olive Massey, *painturesse*, continue jusqu'à ce que Denis Cordonnier puisse remplacer son mari.

Nicolas Haulmont, peintre et enlumineur, peint « le pilier et le saint ciboire et des hosties d'argent » à St-Nicolas, 1594.

Nicolas Vollier dore le pied où pose l'image de saint Lambert que l'on met sur le bureau à Saint-Jean, 1593.

Gustave Potier « fait deux pourtraicts du baptesme de N.-S. et trois autres pourtraicts pour remplir la cloison du chœur, dore et peint le crucifiement devant le petit portail et les hystoires du preschement de Saint-Jean qui est au-dessus » Saint-Jean, 1595.

Hurant Jean dore « le saint François qui est à la table du grand autel et qui a été donné par M. Dolet, fait le tableau qui est au-dessus de la grande porte de l'église et ung autre petit rond où est painct Dieu le Père et reblanchit l'image de saint Pantaléon, à Saint-Pantaléon, 1594, — peint des clefs de voûtes à Saint-Nicolas et dore deux images au-devant du jubé de Sainte-Madeleine, 1609-1611.

Hurant Jacques peint deux tableaux pour Saint-Pantaléon, 1592, et dore le Dieu qui porte sa croix au mont Calvaire et un saint Nicolas à l'huile pour Saint-Nicolas, 1618.

Manière Antoine travaille à la cathédrale, 1606, et peint le tableau de la Passion de Saint-Pantaléon, 1620.

Vachér Claude et **Bréon** Paul repeignent « les ymaiges de saint Pierre et de saint Paul et de Notre-Dame

qui est derrière le grand autel, » à la cathédrale, 1611-1612. — Vacher peint l'image Notre-Dame de Pitié, à Saint-Nizier, 1649, et raccommode comme sculpteur plusieurs statues à Saint-Remi, 1639.

Passot Jacques, cité dès 1594, peint plusieurs images à Saint-Jean (Notre-Dame, saint Jean et saint François), 1612, recharge de couleur « les sept tableaux des stations du caresme, » à la cathédrale, 1619, enlumine le tableau des prières *pro infirmis* et y peint une image de saint Pierre, 1614, le cadran de l'horloge exécutée par Bolory et reçoit une gratification pour son travail.

Maret peint « les ymages du ciboire » à Saint-Jean, 1618.

Margaley « fait le tableau où sont représentées ensemble sainte Hélène et sainte Mastye, lequel tableau sert le jour du pardon de feste sainte Mastye » à la cathédrale, 1619-1620.

Housset Thomas lave et remet en couleur tous les tableaux de la cathédrale, 1621 1622 (1).

Ninet de l'Estain Jacques travaille à la cathédrale, 1627-1628, peint onze tableaux qui couvraient le rond-point du chœur de Saint-Etienne et fait en 1645 le grand tableau du rétable de la chapelle de la Croix à Saint-Urbain, où les peintres-verriers et les brodeurs avaient fait élever un autel. Saint-Remi possède de cet artiste l'*Adoration de Jésus par les Bergers*

(1) *Les archives de l'art français*, t. I, p. 282, citent N. Bonvallot et Hesnault de Troyes, peintres à Bourges. Le dernier fut même chargé de faire le portrait du roi pour l'Hôtel-de-Ville.

et l'*Assomption*; et Saint-Nizier, la *Mort de la Vierge* et *sa Présentation au Temple.*

Cordonnier Denis peint et dore avec les Passot des voûtes et des culs-de-lampe au-dessus du chœur de Saint-Etienne, 1629, et continue les travaux de son père Nicolas Cordonnier II (1).

Fourche Etienne, *painctre,* repeint « l'image de saint Nizier au-dessus de la porte de la tour, 1634, met un pied et peint l'image de saint Sébastien que l'on met les dimanches sur le bureau de la même église, » 1636, et travaille à Saint-Remi et à Saint-Nicolas, 1641-1644.

Leclerc Dominique répare et peint l'image de saint Hubert à Saint-Nizier, 1653.

Double, peintre, à Saint-Pantaléon, 1656.

Pierre Mignard, de Troyes.

Les touristes contemplent encore à Troyes deux tableaux que l'église Saint-Jean doit au pinceau de ce peintre célèbre et qui représentent le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste* et le *Père éternel proclamant la divinité de son Fils.* On sait que les deux anges qui soutiennent Notre-Seigneur rappellent les gracieuses figures de la femme et de la fille de l'artiste troyen. Ces deux tableaux, admirés par Alexandre I, lors de la première invasion, ne furent payés que 1,500 livres, comme le constatent les quittances signées de la main de Pierre Mignard et l'acte de réception du grand tableau :

(1) Un Cordonnier est encore cité comme peintre dans les registres de la fin du XVIIe siècle.

« J'ay receu des sieurs Jean Goujon, Michel Taffignon, Jacques Tassin et Louis Camusat, marguilliers de l'euvre et fabrique de l'église Saint-Jean de Troyes la somme de *cinq cent livres* à bon compte des deux tableaux que je fait pour la dite église, laquelle somme de cinq cent livres je tiendray compte sur le pris fait des dits tableaux. Fait à Paris le 21 mars 1667.

» P. MIGNARD. »

« J'ay receu la somme de *mil livre* en une lettre de change sur Monsieur Papillon, qui est pour le reste du payement des dits deux tableaux à Paris, le 12 du mois de septembre 1667. » MIGNARD. »

Le registre de l'année 1667 fait mention de cette dépense, plus 10 livres 12 sous 6 deniers « pour la boîte du grand tableau, l'emballage, le port et le renvoy des deux desseins par le messager. »

Le *Baptême de Notre-Seigneur* fut reçu le 14 juillet 1667, ainsi que le constate ce qui suit :

« Nous, soussignés, Jean Goujon et Louys Camusat, marchands à Troyes et marguilliers de la fabrique Saint-Jean du dit Troyes, confessons que Monsieur Mignard, très-excellent peintre, demeurant à Paris, nous a mis en main ce jourd'huy le grand tableau du *Baptesme de Saint-Jean* qu'il a esté prié de faire pour la dite église et promettons au dit sieur Mignard lui payer la somme de *mil livres* restant à payer de la somme à luy promise incontinent après qu'il nous en aura encore fourny le *petit tableau* qui se doibt mettre dans la dite église, au-dessus du dit grand tableau du *Baptesme*, lequel petit tableau il fera suivant l'un des

deux desseins qu'il nous a aussy baillez ce jourd'huy, lequel luy sera renvoyé du dit Troyes. Fait à Paris, ce 14 juillet 1667.

» Jean GOUJON, Louis CAMUSAT (1). »

Nicot « faict dix tableaux au sujet du mistère et vie de saincte Marie-Magdeleine pour 200 livres, 1671, et un sainct Joseph » à Sainte-Madeleine.

Carré Jacques né à Troyes en 1649, élève de Lebrun, peint l'histoire de saint Pantaléon pour sa paroisse en six grands tableaux où il représente les principales actions de la vie du médecin grec. Le plus remarquable de ces tableaux est celui de la *Fosse aux lions*. Carré a aussi peint pour Sainte-Maure.

Cossard Guillaume, peintre en paysage et en histoire, a travaillé pour Saint-Jean vers la fin du XVIIe siècle. Saint-Remi conserve encore un tableau de son fils Guillaume représentant *Saint-Roch guérissant les pestiférés*, avec la signature *G. Cossard*, 1728. Pierre Cossard, son petit-fils, a laissé plusieurs tableaux que les touristes peuvent voir à Saint-Remi, à Saint-Nizier, à Saint-Jean et dans beaucoup d'églises du diocèse (2).

---

(1) Comptes de la fabrique de Saint-Jean, p. 57.

(2) S'il faut en croire Courtalon, un Pierre-Mathieu Cossard aurait exercé dès le quinzième siècle. *Almanach de la ville et du diocèse de Troyes*, 1785.

La **Bibliothèque de l'Amateur Champenois** se compose des 14 livraisons suivantes :

1 Ce qu'on apprenait aux foires de Troyes et de la Champagne au XIIIe siècle.

2 Construction d'une Notre-Dame au XIIIe siècle.

3 L'abbaye de Clairvaux en 1517 et en 1709.

4 Les Champenois à travers les siècles.

5 Le Diable en Champagne.

6 La Bibliothèque bleue.

7 Napoléon Ier à l'école royale militaire de Brienne.

8 Les nobles de la Champagne en 1666.

9 Une cité champenoise au XVe siècle.

10 Le bon vieux temps en Champagne.

11 Mémoires d'une petite académie de province.

12 Les arts et les artistes en Champagne 1250-1680. — I. Peintres-verriers et peintres.

13 II. Maîtres-maçons, tailleurs d'images, menuisiers-sculpteurs, facteurs d'orgues, fondeurs orfèvres....

14 Les historiens de la Champagne depuis 1810 jusqu'en 1875.

Prix de chaque livraison : **2 fr.** sur papier vergé.

Et **2 fr. 50** sur papier chamois

Chartres. — Imprimerie Durand frères.

Bibliothèque de l'Amateur Champenois

LES ARTS & LES ARTISTES

DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA CHAMPAGNE

1250-1680

Par ALEXANDRE ASSIER

Peintres-verriers, Peintres, Architectes, Tailleurs d'images, Menuisiers-sculpteurs, Facteurs d'orgues, Fondeurs et Orfèvres, etc.

II



PARIS

Aug. AUBRY, libraire, rue Séguier-Saint-André-des-Arts, 18.
CHAMPION, libraire, quai Malaquais, 15.
CLAUDIN, libraire, rue Guénégaud, 3.
Et
Chez les principaux libraires de l'ancienne province de Champagne.

M D CCC LXXVI

III.

MAITRES-MAÇONS OU ARCHITECTES

Jean Langlois de Troyes, maître de l'œuvre de Saint-Urbain, surveille la construction de l'admirable *église collégiale et papale de Saint-Urbain de Troyes.* Ce Jean Langlois qui pourrait n'avoir été qu'un simple comptable et qui devait justifier de l'emploi des 2.500 livres qu'il avait reçues sur les 10.000 marcs d'argent envoyés par le pape Urbain IV, abandonna tout à coup l'ouvrage et partit pour la croisade (1).

Jacques, premier architecte connu de la cathédrale, travaillait probablement dès 1270, car le registre de 1295-1296 constate le legs qu'il fit à sa mort :

De defuncto magistro Jacobo lathomo, v^{s}.

Henri travaille dès 1290 (2).

Richer dès 1296.

(1) Archives de l'Aube, liasse 126, pièce K « Civis Trecensis, cruce signatur, quondam magister fabrice ipsius ecclesie. » Une bulle de Clément V le force de rendre compte de la somme qui lui a été départie pour l'œuvre de cette construction, 1267.

(2) Comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, 1293-1300 dans la *Champagne encore inconnue*, t. II, p. 44

Geoffroy de Mussi, 1297-1298.

Jean de Torvoye, ou des Trévois (écart de la ville de Troyes) travaille à la construction de la cathédrale avant 1362 et meurt vers 1384, laissant xx^s^ à la fabrique (1).

Pierre Faisant, maître maçon, visite la cathédrale et indique les travaux qu'il faut faire dès 1362.

Thomas, « *masson de l'euvre de l'église de Troyes*, travaille à la réparation des deux extrémités du transept et meurt en 1367. Ce Thomas recevait chaque année un vêtement à Noël. Logé gratuitement, il jure sur les saints évangiles « de bien, loyalement et diligemment vacquer au dict ouvrâge tant qu'il sera nécessaire et de n'entreprendre aucun autre ouvrage soit à la ville ou ailleurs sans la permission du chapitre (2). » Les chanoines sans doute satisfaits promettent à son fils le premier bénéfice vacant dont ils pourront disposer (3).

Michelin de Jonchery.

Jean Thierry.

Michelin Hardiot.

Ces trois maîtres-maçons travaillent dès 1362 sous

(1) Les registres de 1303 à 1362 ont disparu.

(2) *Troyes depuis le ve siècle jusqu'au* xviiie. Jean Salvart ne fut institué maçon de la cathédrale de Rouen par le doyen du Chapitre qu'après avoir entendu ces paroles: « Tu feras bien et fidèlement travailler les ouvriers et tu feras toutes les autres choses que doit faire un bon et fidèle maçon en telle matière, mettant de côté faveur, crainte, amour et haine, en tout ce qui touche le dit office. » *Histoire des corporations*, par Ch. Ouin-Lacroix. p. 227.

(3) *Délibérations capitulaires*, archives de l'Aube.

la direction de Thomas et gagnent 3 sous en 1366-1367. Michelin et Jean Thierry font en 1381-1382 « le pourtraict dou jubé en une pel de parchemin pour monstrer à Messieurs, pour ce v^s (1). » Mais leur *pourtraict* n'est pas approuvé, quoique le chapitre donne à la femme de Michelin Hardiot le jour de ses noces six pains et quatre pintes de vin et que Jean Thierry soit qualifié de *maistre-maçon* dès 1375. Il faut cependant croire que sans l'arrivée de Henri de Bruxelles, Michelin et Jean Thierry auraient été chargés d'élever le jubé, car le 6 juin 1383 le prix de la journée fut augmenté à la condition qu'ils ne travailleraient « nulle part sans le consentement du chapitre (2). »

Droet de Dampmartin, *masson demorant à Paris*, rue de Joigny, visite la maçonnerie de la rose « par devers la court de l'official » et celle de toute l'église avec deux autres maçons de la même ville, 1379-1380 (3).

Henri de Bruxelles veut concourir avec Michelin et Jean Thierry et montre le dessin du jubé aux bourgeois et aux ouvriers de la ville « qui le tiennent pour estre le meilleur » 1382-1383 (4). Henri fait venir de

(1) 1381-1382. Bibl. nationale, ms. 9112.

(2) Id. Le 9 juillet 1382 la foudre tombe sur l'église et incendie la charpente du comble. Les paroisses de la ville de Troyes à cette époque étaient Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Denis, Saint-Pantaléon, Saint-Gilles, Saint-Aventin, Saint-Remi, Sainte-Madeleine et Notre-Dame aux Nonnains.

(3) Il paraît qu'à cette époque le mur du transept surplombait déjà.

(4) Cet Henri voyageait probablement comme Villard de Honnecourt, près Cambrai, pour étudier et pour travailler. Non content de dessiner la tour de Laon, des fenêtres de la cathédrale de Reims et la rose occiden-

Paris l'architecte Henri Soudan « pour marchander dou dit jubé. » Henri Soudan et Henri de Bruxelles passent un marché le 28 octobre 1382 pour la construction. Les susdits maçons doivent travailler continuellement l'hiver et l'été jusqu'à l'achèvement du jubé, sans s'occuper des sculptures que les chanoines feront exécuter par Denizot et par Droïn de Mantes. Henri Soudan et Henri de Bruxelles recevront un mouton d'or ou 25 sous par semaine et promettent de donner « bonne caution jusques à quatre cents francs à Messieurs les chanoines » et de faire « bon ouvraige et loyal. » Le marché est revêtu du sceau du Châtelet de Paris. Henri Soudan, Henri de Bruxelles et Marguerite, belle-mère du premier, « demourant à Paris au coing de la rue des Billettes, par devers la rue de la Verrerye » s'engagent solidairement à fournir la caution (1).

Monseigneur l'évêque Pierre d'Arcis pose la première pierre du jubé le 22 avril 1385 et donne 100 sous, tandis que le chanoine Thomas de Braux ne paie que 5 sous l'honneur de poser la seconde (2). Thomas le Chat fournit le fer et se récrie, lorsque Messieurs les chanoines réduisent son mémoire (3).

tale de celle de Chartres, Villars se rendit jusqu'en Hongrie, s'enquérant de tout sur son passage, même des recettes pour les blessures des ouvriers. *Album de Villard de Honnecourt* publié par MM. Lassus et Darcel. Paris, in-4, 1858, p. 219.

(1) Comptes publiés par Gadan, 1375-1385, p. 21.

(2) Ms. 9112, fol. 119.

(3) Comptes publiés par Gadan, p. 12.

Henri de Bruxelles et Henri Soudan travaillent encore au jubé en 1386 avec plusieurs vallets (1) et le maçon Jacot Mignart auquel le chapitre prête le 5 août 9 francs 9 sous. Les maçons vont à Tonnerre pour chercher la pierre et obtiennent une gratification de 10 sous par semaine.

Henri de Bruxelles se marie dans la capitale de la Champagne. La cérémonie lui fait perdre un jour qu'on rabat aux termes de son traité. Mais cette rigueur est compensée par un cadeau de huit pintes de vin et de douze pains qu'il reçoit du commandemant des chanoines. Ceux-ci ont même la générosité de payer des beignets à tous les hommes de l'atelier le jour de *carême-prenant* ou du mardi gras (2).

Jacques de Pouan, « maçon du roi en la ville de Troyes » fait des offres pour le pavement de l'église, 1392-1393 (3).

(1) Parmi les ouvriers qui travaillèrent avec Henri de Bruxelles, les registres citent Philippot de Bruxelles, frère de Henri, Jaquot, gendre de Jean Thierry, Jaquot Mignard, Jean de Cologne, Henri de Metz, Jean de Bruxelles, Girard et Jean de Mons, Jaquinot de Rhèges, Jean de Rameru, Colin de Pont, Hance de Cologne, Hennequin de Bruxelles, Thiébaut de Malines, Coleçon de Reims et Jean Darc. Ms. 9111, Bibliothèque nationale.

(2) Ms. 9111, 1386-1387. Quoique logé aux frais du chapitre « devant les moulins de Jaillart » Henri de Bruxelles entreprit « certains ouvraiges pour l'église d'Auceurre et celle de Saint-Germain » et se laissa assigner pour achever les travaux qu'il avait entrepris à Troyes. Il pava la cathédrale « de pavement bon et souffisant de pierre de Lésignes » et tailla « les degrez devant le biau portail » dès 1397-1398.

(3) Jacques le Jay, Oudin Viande, Jean de Fontaines et Jean le Jay travaillent à Saint-Etienne et reçoivent 4 sous par jour en même temps que le fils de Brisetout, verrier, 1380-1395.

Thomas Michelin, maître-maçon de la cathédrale, répare la rose du midi abattue par le vent, « pourtraict les pignacles du clocher de la cathédrale et fait un bénitier de pierre à Sainte-Madeleine, 1409-1417.

Jean Aubelet, maître d'œuvre du roi à Paris, visite la cathédrale de Troyes en 1401 avec Jean Prévot, son neveu et dîne avec l'évêque. (1) Cet Aubelet se qualifiait en 1403 de titre de maître des œuvres du duc d'Orléans.

Jean de Dijon, architecte de la cathédrale de Reims, se rend à Troyes en 1402 pour visiter Saint-Etienne (2).

Jeannin Terrelion succède à Thomas Michelin, 1428 et travaille probablement au pignon du portail septentrional et aux piliers de la cathédrale avec François Guenart et Jean le Coq.

Antoine Colas, *maistre des maçons de l'église,* dès 1462, entreprend l'élévation des deux piliers butans richement décorés qui devaient soutenir le *beau portail* ou le portail septentrional. Ce portail assis sur un sol trop mouvant ou sur des fondations insuffisantes, s'était incliné et menaçait ruine. Antoine Colas travaille avec Jaquet de la Bouticle, Alexandre Nagot de Dijon, Gilet Lorot et Pierre de Saint-Quentin et gagne 4 sous 2 deniers par jour, sans compter une robe à Noël et le logement aux frais du chapitre

(1) *British Museum* n° 15.803, compte de l'œuvre de l'église de Troyes.

(2) Id.

Bérost Guillemin travaille au portail de Sainte-Madeleine, 1448.

Jacquet de la Bouticle travaille à la cathédrale de 1462 à 1483 avec Nicolas de Bruxelles.

Jacquet le Vacher, maçon de la cathédrale, 1483-1485.

Denis Aubert vient de Reims appelé par Jacquet pour visiter un pilier du jubé, 1484-1485.

Jeançon Garnache, « maistre-maçon de la cathédrale » succède à Jacquet de la Bouticle et à Jacquet le Vacher qui avaient taillé des piliers à la cathédrale. Logé au bourg Saint-Denis « près du pont de Rognon, » dans une maison qui appartenait au chapitre et pour laquelle il payait 100 sous par an, Garnache ne gagnait pas moins de 4 sous 2 deniers par jour et recevait en outre chaque année à Noël la somme de 60 sous à titre de gages, de robe ou de pension. Travaillant dès 1484, il achève la construction des piliers et de la voûte de la grande nef et des bas-côtés et répare le beau portail ou le portail septentrional. Ses « valets » sont chargés de garder les portes du chœur aux principales fêtes ou lorsque quelque grand personnage vient assister aux offices et ne rougissent point de porter même avec leur maître les corps des saints déposés dans de précieuses châsses aux processions générales qui se font de temps en temps, soit pour demander des grâces à Dieu, soit pour le remercier de ses bienfaits (1).

(1) Son épouse Marguerite « tint la grosse des petites cloches du grant clocher de la cathédrale qu'on avoit benistes » en 1489-1490.

Mais lorsque le chapitre veut jeter les fondements du portail principal, les vénérables chanoines appellent d'autres ouvriers plus habiles. Garnache travaille sous la direction de Martin Cambiche de Beauvais, qui reçoit le titre de *maistre-maçon de l'église*. Le chapitre lui accorde d'assez gros appointements, sans doute en reconnaissance de ses loyaux services. Garnache, appelé dans toutes les assemblées convoquées pour délibérer sur les travaux de la cathédrale, visite en outre en 1509 l'église de Saint-Jean avec Jean Bailly « pour veoir les quatre piliers du cueur pour les réédifier » et cesse de paraître dès 1529, année probablement de sa mort, car le registre de Saint-Jacques 1529-1531 constate un *laiz* de VI deniers de ce maître-maçon.

Colas Savetier, neveu de Jeançon Garnache, maçon, travaille avec son oncle à la construction du grand portail de la cathédrale, 1502-1512.

Colleçon Fauchot, maçon, travaille également avec Jeançon Garnache et aide Lyénin le verrier à refaire « les eschafaulx de la verrière Saint-Sébastien, » 4 fenêtre de la grande nef à droite, en partant du chœur.

Jean Auldon, maçon « natif de Sens, » entreprend la construction de la tour et du clocher de l'abbaye royale de Saint-Loup de Troyes, 1492. Cette tour et les cloches que les religieux y font mettre excitent la jalousie des chanoines de la cathédrale qui suscitent un assez long procès et finissent par le perdre, car le parlement de Paris, à la suite d'une enquête, déclare

que les cloches de l'abbaye de Saint-Loup doivent rester dans leur tour et que les chanoines de la cathédrale peuvent en faire fondre de plus grosses « si bon leur semble. »

Jean Gailde ou **Gualde**, désigné dès 1506 sous le nom de *Jehan Guailde*, *Grand Jehan Gayde* (1), dans les comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, présente cette même année le plan des tours et du portail principal de la cathédrale, et, quoique remplacé par Martin Cambiche de Beauvais, est souvent appelé par le chapitre « pour donner son avis. » Jean Gualde demeurait sur la paroisse Sainte-Madeleine, où plusieurs de ses enfants moururent et où sa veuve quêta souvent « le pain benit. » Il entreprend dès 1507 la construction du jubé et gagne 6 sous 3 deniers par jour durant l'été et 5 sous 6 deniers pendant les petits jours, « à cause de lui fournir les chandoilles pour ouvrer et le charbon pour le chauffer. »

Sous ses ordres travaillent François Matray, Martin de Vaux, Jacques Brisset, Nicolas Mauvoisin et Jean Courtin de l'Espagnot. Les soudures sont en plomb, la *poix blanche*, l'*encens* et la *cire vierge* entrent dans

(1) Les registres de Sainte-Madeleine distinguent Grand Jean maçon de Jean Guailde : « Pour deux enfans à la vefve maistre Jehan Guailde, maçon, mis au cimetière, 1520.

« Pour l'enfant à la vefve Grant Jehan le maçon mis en l'église, 1523-1524. »

Grand Jean n'était même en 1514 que serviteur de Jean Bailly comme le constate le registre de Saint-Pantaléon de l'année 1514-1515.

« Payé à Guillaume Alexandre et à Grant Jehan, massons, serviteurs de Jehan Bailly pour avoir nettoié et espoucé l'église pour le jour de la Saint-Panthaléon. »

la composition du mastic. Jean Gualde choisit lui-même les ouvriers, dirige l'œuvre et vérifie les comptes de l'épicier-droguiste désigné sous le nom d'*apoticaire*. Dès l'année 1512, Jean Gualde ne travaille plus une semaine entière, car son talent le fait requérir par la ville. Il quitte de temps en temps son jubé pour travailler même « aux fortifications des murailles et des portes. »

De nouveaux ouvriers arrivent, Huguenin Bailly et Nicolas le Mire. Pour animer au travail, la fabrique de Sainte-Madeleine donne des collations composées de pain, de vin et de *flannels* ou tartes composées de farine, de lait, d'œufs et de beurre. Les prêtres, les maçons et les manœuvres y prennent part, déchargent et montent les pierres qui viennent de Tonnerre. L'ouvrage s'exécute avec tant de rapidité que l'ambon est achevé dès 1514. Trois années sont employées à construire les escaliers élégants qui l'accompagnent et qui servent de piliers-butants à cette partie de la voûte. Jean Gualde taille lui-même tous les ornements, en retouche les vifs et les *époussète*. Il travaille encore au portail « par devers le cimetière, pose des ymaiges et refaict un espy du jubé rompu par ceulx qui tendent la tapisserie (1). »

(1) *Comptes de l'église Sainte-Madeleine*, in-8. Troyes, 1854. Cette tapisserie représentant la vie de sainte Madeleine se tendait au chœur les principaux jours de fête. — L'œuvre de l'église était singulièrement recommandée aux paroissiens dès 1425 :

« Pour avoir le xviiie jour du moys de mars baillé à disner au recteur et chappelains de la dicte église comme accoustumé a esté de faire, affin que en leurs confessions ilz recommandent l'œuvre de la dicte église... xxxvi s. vi d. »

Jean Gualde mourut vers l'an 1519 comme semble l'indiquer cette recette de 1520 :

« Pour deux enfans à la vefve de Me Jehan Guailde. »

Il fut enseveli dans l'église Sainte-Madeleine à côté de son œuvre. Sa tombe se voyait encore en 1780 sous la quille de l'ambon, et dans une épitaphe qu'il avait lui-même composée, il déclare qu'à cette place et dans cette attitude il attend tranquillement le jour de la consommation des siècles « sans crainte d'être écrasé (1). »

M. Vallet de Viriville prétend que ce Gualde s'appelait Gualdo et qu'il venait de l'Italie (2), à la suite des nombreux artistes qui travaillèrent à Fontainebleau ou dans les villes voisines. M. Pigeotte, sans admettre cette assertion, croit que depuis longtemps établi à Troyes, ce Gualde, appelé par les marguilliers de Sainte-Madeleine dès 1495, exécuta la construction du chœur, de l'abside et d'une partie du *deambulatorium* de cette église, et entreprit de grands travaux à Saint-Jean qu'il abandonna. Mais sans oser trancher la question, il est difficile de ne faire de Grand-Jean et de Jean Gualde qu'une seule personne, surtout lorsque les registres de Saint-Pantaléon ne donnent à Grand-Jean que le modeste titre de serviteur de Jean Bailly.

Grand Jean est souvent consulté par le chapitre avec Jeançon Garnache et Jean Bailly. Ce doit être son fils que les registres de Saint-Pantaléon dési-

(1) *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, par Courtalon, t. II, p. 235.

(2) *Archives historiques du département de l'Aube*, p. 312.

gnent comme serviteur de Jean Bailly en 1514-1515, chargé seulement de « nettoier et espoucer l'église. »

Martin Cambiche de Beauvais, *maistre-maçon*. Dès le 6 juillet 1502 le chapitre de la cathédrale avait appelé Jeançon Garnache, Jean Gualde et Jean Bailly, maçons, pour visiter l'église, « c'est assavoir le gros pillier commencé par devers le pavey pour avoir leur advis et savoir quelle provision de pierre et de quelle sorte on la devoit faire venir pour commencer ladite maçonnerie. » Mais, soit que le chapitre ne crût pas son maître-maçon assez habile, soit qu'il jugeât les travaux trop importants pour les entreprendre sans avoir obtenu l'avis d'un plus célèbre, il appelle Martin Cambiche de Beauvais et Hugues Hamelier, *maistre-maçon* de Sens. Quel était ce Martin Cambiche vers lequel le chapitre avait envoyé deux personnages pour solliciter son arrivée dans la capitale de la Champagne? Les registres des *Délibérations capitulaires* nous apprennent qu'il était « maistre-maçon de l'église de Beauvais, » *lathomo ecclesie Belvacensis* et que Hugues, maître-maçon de l'église de Sens était son élève, *suo famulo* (1). Martin Cambiche se trouvait à Paris dès 1489, lorsque le chapitre de l'église métropo litaine le fit venir « pour dresser le devys de la croisée. » Il s'acquitta de son travail avec tant d'habileté qu'il reçut le titre de *maistre de l'œuvre* et fut chargé d'acheter lui-même la pierre à Saint-Leu, lorsqu'il

(1) Archives de l'Aube, Registres capitulaires, 1493-1503. Hugues Hamelier est désigné dans les comptes de l'église de Sens sous le nom de Hugues Cuvelier.

reprit la route de la capitale. Dirigeant alors des travaux importants à Beauvais et à Paris, Martin Cambiche laisse à Sens Hugues Cuvelier qui achève la maçonnerie du portail méridional et élève celui du nord d'après le plan de son maître qui vient de temps en temps visiter « l'œuvre » (1).

Il est probable que la réputation de Martin Cambiche se répandit jusqu'à Troyes dont quelques peintres-verriers s'étaient rendus à Sens pour y poser la rose du portail méridional (2). Quoiqu'il en soit, Martin Cambiche arriva de Beauvais dès l'an 1502, séjourna huit jours et demi dans la capitale de la Champagne et reçut pour ses peines et salaires « sans la despence de bouche.la somme de douze livres ou 393 fr. 84 c. (3). Hugues Hamelier, son serviteur, n'obtint que cent cinq sous. Me Jacoti, chanoine de la cathédrale, acheta même une bourse pour l'offrir à la femme de Cambiche et fit servir une assez bonne collation chez Henrion Sonnet le jour que notre architecte fit son rapport au chapitre.

Quel fut le résultat de cette visite? Le registre de l'année 1502-1503 nous apprend que cinq sous furent payés « à ung nommé Jacques le Fuzelier, messager de ceste ville pour avoir apporté de Paris jusques en ceste ville les pourtraiz des tours et portaulx de

(1) *Notice historique sur la construction de l'église de Sens*, par M. Quantin. Auxerre, in-8, 1842, p. 25.

(2) Lyénin Varin, Jean Verrat et Balthazar Godon, id. p. 26.

(3) La valeur intrinsèque de la livre était alors 5 fr. 47 au pouvoir actuel de 32 fr. 82.

ceste église faiz par maistre Martin Cambiche et envoyez par mons. maistre Jacques Guichart. » Mais il faut croire que le chapitre ne se hâta point d'adopter les plans du Beauvoisin, car dans l'année 1505-1506 il paie vingt sous (1) « à ung nommé maistre Michel, maistre maçon de Saint-Nicolas en Lorraine, et à ung aultre maistre maçon du duc de Lorraine pour avoir visité la place où il convient faire les tours ou commencer la nouvelle maçonnerie, avoir veu la plate-forme et les articles faiz par maistre Martin, maçon de Beauvais, avoir visité l'oteau par devers le chapitre, lequel ils trouvèrent bon et pource qu'ils furent bien quatre heures à faire ce que dit est et qu'ils séjournèrent d'une journée avec leurs femmes et deux chevaulx. »

Peu de temps après d'autres plans sont présentés comme il est facile de le voir par la dépense qui suit : « A Grant Jehan le maçon, Jehancon Garnache, Jehan Bailly, aussi maçons, Jehan Charbonnier et Jehan de Dijon, charpentiers, auxquelz le dict Grant Jehan monstra en chappitre le jour Saincte-Croix en septembre (2) une plate-forme qu'il avoit faicte des deux tours qu'on veut faire en la dicte église je baille pour aller desjeuner ensemble après que la dicte plate-forme fut veue..... v^s. »

« Au dict Grant Jehan Gayde, maçon, pour avoir faict la dicte plate-forme et pourtraict des dites tours

(1) 32 fr. 80.
(2) 1506. Les comptes commencent et finissent à la Madeleine.

par luy monstrés et exhibés, baillé pour ses peines et salaires..., VII[1] (1).

Martin Cambiche, instruit sans doute des démarches faites par ce Jean Gualde et craignant qu'un concurrent ne fût chargé de l'entreprise se décida-t-il à répondre aux invitations du chapitre de Troyes, comme le prétend M. L. Pigeotte dans son *Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale?* Je n'oserais l'affirmer, car Jean Gualde était sculpteur et ne se serait probablement point chargé de la construction des deux tours. Quoi qu'il en soit, Martin Cambiche arrivait à Troyes le 23 octobre 1506, examinait le lieu « où l'on vouloit faire les dictes tours », visitait les carrières, dressait les mémoires et recevait pour son voyage et ses vacations et pour un de ses neveux qu'il avait amené la somme de 32 livres (2) « sans leurs dépens et de leurs chevaulx. » Il fut décidé que les travaux commenceraient du côté de la rue par les fondations de la tour Saint-Pierre, et que pour donner plus de solidité et pour éviter les désastreuses conséquences du système des premiers architectes, on s'assurerait de la consistance du sol. Et en effet, dès 1370 le portail du midi n'avait-il point déjà menacé ruine, parce que ses fondations de simple craie reposaient sur un sol mouvant?

Tous les historiens ont cru que l'antique cathédrale de l'évêque Milon avait été complétement dévorée

(1) 229 fr. 60, année 1506-1507.

(2) 721 fr. 60.

par les flammes, mais les registres constatent surtout l'existence d'une vieille tour ou gros clocher qui devait se trouver sur l'emplacement du grand portail et qui ne fut détruite qu'au commencement du XVIe siècle. Au-dessous de cette tour se trouvait l'entrée principale décorée des deux statues de saint Pierre et de saint Paul (1).

Le 8 mars 1507 des ouvriers et des notables de la ville sont appelés, comme le prouve la dépense suivante, pour délibérer s'il faut « abattre les anciennes constructions : »

A Grand Jehan le maçon, Jehancon Garnache, Jehan Bailly et Laurent Germain, pierrier de Tanlay (2) tous maçons... pour avoir leur advis de ce qui estoit affaire touchant les fondemens de la tour qu'il convient de faire devers le pavey (3) et aussi de transporter le beuffroy où sont les cloches et aussi d'abattre partie de l'ancienne tour par devers le pavey... paié pour le disner... xxx s. »

Les travaux commencèrent, les fondations furent d'une telle profondeur que le propriétaire d'un jardin situé à l'Ecorcherie se plaignit des monceaux de terre transportés dans sa propriété et reçut une assez belle indemnité (4). Mais les eaux jaillirent avec une telle

(1) La charte de l'évêque Hervé semble déclarer que l'incendie ne fut point considérable par cette expression *pro ecclesia beati Petri Trecensis dilatanda.*

(2) Yonne, arrond. de Tonnerre.

(3) La rue.

(4) 114 fr. 85.

abondance qu'il fallut se servir de *bascules* pour les soutirer. La craie dont devaient se composer les parties intérieures de la maçonnerie fut extraite des carrières de Pont-Sainte-Marie, de Sainte-Maure et de Culoison que le chapitre possédait depuis de longues années. Cambiche qui avait reparu le 30 octobre 1506 à Sens et qui avait été splendidement traité dans l'hôtellerie de Jean Jouan avec maître Hugues et les autres maçons (1), arrive bientôt à Troyes, où le chapitre n'avait point osé jeter les fondements de la tour sans avoir son avis. Martin Cambiche, à peine installé, visite le *erot* (2) des dits fondements de la tour, fait commencer les travaux et poser la première pierre le 3 mai, jour de Sainte-Croix (3), comme le constate la dépense suivante :

« A messire Nicole Viaspre pour une messe de Saint-Esprit qui se célébra devant maistre Martin Cambiche et aultres maçons le jour S. Croix III may qu'on assit la première pierre des fondemens..... II s VI d. »

Jeançon Garnache continue les travaux, tandisque Martin Cambiche se rend à Sens. Mais au mois de juillet, il faut croire que sa présence parut bien nécessaire, car cette fois le messager du chapitre ne se présentait à Beauvais que porteur de deux bourses d'un

(1) *Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens*, p. 31. Martin était alors désigné sous le nom de « maistre des maçons qui à présent œuvrent à Beauvais. »

(2) Trou.

(3) 1507.

certain prix (1) destinées à la femme et à la fille de l'architecte beauvoisin. Mais il est probable que maître Martin se contenta de donner certains avis qui devaient suffire pour les travaux de terrassement.

Le moyen âge parait avoir honoré d'une tendre sollicitude les maçons qui travaillaient à la construction des églises, car on achète « des paires de gants de mouton double pour que le mortier ne puisse gâter leurs mains, des houseaulx pour les garantir du froid et des sabots pource que la chaulx ne brusle leurs souliers (2). »

Dès le mois de juillet 1508 les charpentiers « étayent les terres des fondemens par devers le parvis de l'église » et reçoivent une certaine somme « pour asseoir les lices par devers le parvis pour garder les fondemens, affin que les chevaulx et harnays n'y allassent pas. » Des marchés sont passés pour l'extraction des pierres des carrières de Tanlay, de Lezine (3), d'Aulnay (4), de Savonnières (5) et de Quincey (6). Martin Cambiche arrive dès février 1509 avec Légier Cambiche et Simon de Saint-Omer et taille « pour la tour devers le pavey. » Il ne gagne pas moins de 40 sous par semaine et prend le titre de *maistre maçon de*

(1) 50 fr.
(2) Année 1506-1507.
(3) Lezinnes, Yonne, arr. de Tonnerre.
(4) Aulnois en Barrois, Meuse, arr. de Bar-le-Duc.
(5) Meuse, id.
(6) Quincey l'abbaye, Yonne, arr. de Tonnerre

l'église de Troyes. Jeançon Garnache et Jean Bailly travaillent sous ses ordres. L'année suivante Martin reparaît dès le 10 février. Simon Roux, demeurant à Torvilliers (1), fournit « un muid de vin vermeil » pour notre architecte auquel se rapporte la dépense suivante : « ... Une chambre avecques une petite garde robe ensemble toute la fourniture de la dite chambre pour loger le dit maistre Martin, Jean de Damas, son gendre, Pierre Cambiche et aultres maçons besongnans pour l'église, lequel Charbonnier | propriétaire de l'hôtellerie de *la Hache* | doibt avoir pour chascun mois XL sous et y entra le dict maistre Martin le 15 février 1509... paié pour sept mois fini le 15 septembre... XIV l. (2). »

Martin Cambiche était cependant parti dès le 18 avril et avait reçu d'assez belles gratifications du chapitre. Ainsi, outre le muid de vin de Torvilliers et le logement, cet architecte emportait « six escus d'or à la couronne pour offerande à sa fille » qui devait se marier à la Pentecôte, et deux bourses, « l'une de drap d'or et l'autre de velours nervée de drap d'or » qui n'avaient pas coûté moins de quatre livres dix sous (3) et qui devaient être offertes à sa femme et à sa fille de la part du chapitre. Il faut croire que ce Cambiche, qui avait alors une certaine célébrité, se montra très-exigeant, car nous le voyons se plaindre

(1) Village à six kilomètres de Troyes.
(2) 459 fr. 55.
(3) 147 fr. 70.

de ce que ses gages de 40 sous par semaine sont « petits » et recevoir pour ce motif et pour les frais de son retour une gratification de 12 écus au soleil et une paire de brodequins au prix de 25 sous.

La construction du pan de maçonnerie avait soulevé les réclamations des officiers du roi et de l'échevinage de Troyes, parce que pour donner plus de largeur au grand portail il avait fallu prendre quelque place sur la rue (1). Mais le chapitre avait chargé deux de ses membres de s'entendre avec les officiers du roi et les échevins et avait même fait procéder à l'examen de la question en litige comme le constate la dépense qui suit :

« A M. le procureur du Roy pour ses peines d'estre venu jusque sur les fondemens avant qu'on assist aucune chose par devers le pavey auquel fut baillé deux escus au soulel valant LXXIII sous (2). »

Dès le mois de juin 1509 parmi les tailleurs de pierre paraissent le gendre de Martin Cambiche, Jean de Damas (3), le fils même de Martin, Pierre Cambiche et Pierre de Damas, frère aîné de Jean. Jean de Damas reçoit comme Garnache et Jean Bailly cinq sous par jour, Pierre Cambiche et Pierre de Damas ne gagnent que quatre sous deux deniers, comme Légier Cambiche et Simon de Saint-Omer, « varlets de maistre Martin. » Quoique la taille des pierres ne fût

(1) *Etude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes* 1450 à 1630, par M. L. Pigeotte. Paris, 1870, p. 90.

(2) Comptes de l'année 1508-1509.

(3) Ou Jean de Soissons.

point suspendue l'hiver et qu'elle se fît dans une loge, les journées cependant subissent une certaine réduction dès le mois de novembre. Jean de Damas seul reçoit le même salaire.

Martin Cambiche ne séjourna cette fois encore que peu de temps à Troyes, des travaux importants l'appelant tantôt à Sens, tantôt à Paris ou à Beauvais. Sa femme et sa fille paraissent dans la vieille capitale de la Champagne dès le mois d'octobre 1510 et reçoivent du chapitre chacune une bourse :

« A la veuve Hutier, pour deux bourses, l'une pour la femme de Me Martin, et l'autre pour sa fille, lesquelles leur ont esté baillées en ceste ville au mois d'octobre et estoient pour lors en ceste ville... XLVs. »

Grâce aux habiles ouvriers et aux ressources du chapitre qui savait frapper aux portes et solliciter les aumônes du roi et des grands seigneurs, la maçonnerie de la tour et du portail Saint-Pierre s'élevait dès 1511 à quelques mètres au-dessus du sol.

Le chapitre satisfait résolut de commencer l'autre tour, celle de Saint-Paul, et chargea Jean de Damas ou de Soissons d'aller « quérir Me Martin qui vint à Troyes le 13 septembre 1511 avec Martin Ménart et parut le lendemain devant une assemblée :

« Le jour des Quatre-Temps d'après la Sainte-Croix | 14 septembre 1511 | les dessus dits | Jean de Damas, Garnache et Bailly | furent appelés avec le dit maistre Martin pour estre présens à oyr la conclusion qui fut prinse le dit jour par Monseigneur de Troyes, Monseigneur le Bailly, Messeigneurs les doien et chapitre

et plusieurs gens de bien de la ville pour faire les fondemens de la seconde tour par devers mon dit Seigneur de Troyes... paié pour le disner qui leur fut donné... xii[s] vi[d] (1). »

Les travaux de maçonnerie du portail Saint-Pierre sont suspendus, tandis qu'on abat de vieilles constructions pour faire les fondations de la tour Saint-Paul. Martin Cambiche part avec son fils qui reçoit 37 sous de gratification « affin qu'il sollicite son père quand on le mandera. » Le 11 mai 1512 « fut mise et assise la première pierre du fondement de la deuxième tour par devers l'ostel épiscopal par révérend père en Dieu monseigneur maistre Jehan Baillet, évesque d'Auxerre. » Martin était arrivé le 7 et assistait à cette cérémonie avec Jean de Soissons, son gendre, Pierre de Damas et Garnache.

Les fondations de la seconde tour étaient terminées dès 1513, car au mois de juin de cette année on assied les pierres taillées. Martin parait dès le 26 mai et s'en va le 10 juin pour visiter les travaux qui s'exécutaient alors à Sens sous la direction de Hugues Cuvelier. Il faut croire que l'élève avait acquis une certaine habileté, car maître Hugues se crut assez fort pour se charger de terminer le portail d'Abraham en qualité de « maistre des œuvres de St-Etienne (2). »

Mais, quoique Jean de Soissons, son gendre, le remplaçât, la présence de Martin devint urgente de

(1) Comptes de l'année 1511-1512.

(2) *Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens*, p. 31.

temps en temps à Troyes. Ainsi, dès l'année 1515 le chapitre lui envoie un messager, mais cette fois Martin se contente d'envoyer sa femme « à cause d'un fondement qu'il avait commencé avant l'arrivée du dit messaige (1). » Il est probable que cette femme apportait les plans que son mari gardait chez lui comme sa propriété et qu'il ne voulait confier qu'à des personnes qui lui étaient dévouées.

Le chapitre ne se contenta pas de la présence de l'épouse de Cambiche et envoya dès la fin de juillet 1515 Jean de Soissons à Beauvais pour solliciter l'architecte beauvoisin de se rendre à Troyes. Cambiche céda-t-il à la demande du chapitre? Nous l'ignorons, parce que les comptes de 1515-1516 ont disparu. Mais s'il ne vint pas à Troyes, le chapitre ne consentit à l'admission de Jean de Soissons comme *maistre maçon* que lorsque son beau-père eût promis de diriger les travaux. Aussi dans le compte de 1517-1518 est-il dit que Jean de Soissons ne recevra « la somme de 12 livres tournois pour la pension que Messeigneurs ont ordonné luy estre donnée chascun mois qui est la somme de x sous que jusqu'à la venue de maistre Cambiche et tant qu'il plaira à Messeigneurs. »

Quoiqu'il en soit, Cambiche ne reparut plus, soit qu'il eût entrepris ailleurs des travaux trop importants, soit que son âge avancé ne lui permît plus de faire de longs voyages à cheval. Il dut cependant atteindre une assez belle vieillesse, car en 1532 le

(1) Comptes de l'année 1514-1515.

chapitre envoyait Jean Bailly pour le consulter à Beauvais et pour parler à son fils Pierre Cambiche à Paris (1).

Simon de Saint-Omer, *serviteur* de Martin Cambiche, travaille dès 1507 à la construction du grand portail de la cathédrale.

Léger Cambiche, *serviteur* et probablement neveu de Martin, travaille dès 1507 avec Simon.

Jean de Damas ou de Soissons, arrive à Troyes dès le mois de juin 1509 en qualité de gendre de Martin Cambiche. Quelques années après, le chapitre ne consent à l'admettre comme *maistre maçon* que lorsque son beau-père promet de diriger les travaux (2). En 1519 ses gages sont élevés à la somme de 40 sous par semaine, « à la condition qu'il ne se louera à personne, et qu'avant la fin de sa vie il n'abandonnera l'entreprise commencée. » Jean de Soissons est appelé à Saint-Jean pour visiter les piliers du chœur avec d'autres maçons et tombe malade pendant l'été de 1531. Le chapitre continue de lui payer 40 sous par semaine jusqu'à sa mort, le 21 décembre de la même année.

1 M. E. de la Fontaine, dans son *Histoire de Beauvais,* t. II p. 270, constate la mort de Martin Cambiche au 29 août 1532 et lui donne pour successeur à Beauvais Michel Lalye dès le 5 novembre de la même année. Ce Martin avait été appelé de Cambrai pour élever le transept de la cathédrale de Beauvais. Ses armes étaient « d'azur au compas d'argent, accompagné en chef, à dextre d'une étoile d'or, à senestre d'un croissant d'argent, et en pointe d'un cerf d'or couché sur une terrasse de sinople. » *Dictionnaire des architectes français,* par Lance, t. I, p. 135.

(2) Quòd difficile esset magis idoneum in omni regno Franciæ inveniri. Remarques sur l'église de Troyes, par l'abbé Hugot.

Pierre de Damas, frère de Jean de Soissons, le remplace et travaille avec Laurent et Claude Damas. Mais il disparaît bientôt, lorsque Pierre Cambiche fait nommer Jean Bailly comme successeur de son beau-frère.

Pierre Cambiche, fils de Martin, débute quelque temps comme simple tailleur de pierre et devient « un des quatre maistres. maçons de Paris. » Jean Bailly fait un voyage à Paris et à Beauvais pour parler à Martin et à Pierre « pour consulter avec eux touchant la besongne des travaux... et pour pourveoir d'un maistre-maçon pour conduyre et avoir la charge de la maçonnerie » 1531-1532. (1) Pierre arrive, visite les travaux et désigne au chapitre comme *maistre-maçon* Jean Bailly, gendre de Jean de Soissons. M. Léon Pigeotte lui attribue la construction des piliers intérieurs dont les proportions trop énormes n'ont été données sans doute par cet architecte que parce qu'elles semblaient offrir selon

(1) En 1527-1528 le chapitre « baille la somme de cinquante solz à Anthoine Sancyer, maçon, en faveur de ce qu'il est bon ouvrier et diligent et faict bonne résidance à besongner », G 1591, fol. 279. Le peste sévissait alors à Troyes. Non-seulement ceux qui en étaient atteints étaient bannis de la ville, mais leurs vêtements et leurs effets étaient soigneusement enfouis dans des coffres pendant quelque temps :

« A Colas Chauderet, manouvrier de ceste église, baillé dix sols tournois pour ce que de mon ordonnance il a prins et transporté ung vieil coffre de boys estant en la chapelle Sainct-Ladre, en laquelle feu messire Nicole Marie, jadis chanoine de ceste église, célébroit souvent messe et encor le jour qu'il fut frappé de peste et après qu'il en dict messe, les habitz furent remis au dict coffre, pourquoy le dict coffre n'avoit esté ouvert que jusques a de ce que le dict Chauderet la ouvert et prins ung messel avec deux aulbes, deux amicts et autres vieux habitz d'église, lequel linge je luy ay faict blanchyr par trois fois, avant que de l'apporter pour servir a ceste eglise, pour cecy... x s. » G. 1591, fol. 62, registre. Archives de l'Aube.

lui un point d'appui plus puissant aux tours et à la grande façade du portail. (1) Le chapitre fit présent à Pierre Cambiche comme à son père de belles bourses pour sa femme et pour ses filles. Dix ans après cet architecte était encore consulté à Paris « pour l'affaire des tours, » comme le constate le compte de l'œuvre de 1540-1541. (2)

Martin de Vaux, élève de Jean Gualde, travaille au jubé de Sainte-Madeleine dès 1510, à Saint-Pantaléon en 1520 et donne son avis pour le jubé de Saint-Etienne. Devenu *maistre-maçon* de Sainte-Madeleine, sa paroisse, il préside aux fondations de la tour, travaille à la reconstruction du chœur, des bas-côtés et des chapelles de Saint-Jean et meurt vers 1557.

Jean de Vaux, fils de Martin, travaille à la cathédrale dès 1530, reçoit l'année suivante du chapitre 40 sous « pour faire un voyage en son pays de Picardie » et répare les deux piliers « de devant le beau portail de Saint-Jean en 1558. Son frère Claude de Vaux travaillait avec lui dès 1545.

Jean Bailly I, maître-maçon de Saint-Pantaléon dès 1508, reconstruit des voûtes et des piliers et donne

(1) *Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale*, p. 120.

(2) Pierre Cambiche mourut en 1544 ainsi que l'indique l'épitaphe suivante qui se voyait dans la nef de Saint-Gervais à Paris : *A la mémoire des âmes de Pierre Cambiges, maistre des œuvres de maçonnerie et pavement de ceste ville de Paris qui décéda le XIX* | ou xv^e | *jour de juing* 1544 *et Jacqueline Laurens, femme du dict Pierre Cambiges qui décéda le IIIe de juing* 15... *Dictionnaire des architectes français*, par Lance, t. I, p. 137.

Son fils Pierre Cambiche construisit la petite galerie du Louvre à Paris et mourut en 1615.

son avis sur les travaux importants de Saint-Jean.

Jean Bailly II, son fils et successeur de Jean de Soissons, son beau-père dès 1532 jusqu'en 1559, se rend à Sens avec un chanoine « pour visiter les osteaulx et tours neuves et pour veoir principalement comment se déduisent les eaulx desdits osteaulx » 1535-1536, — travaille à la belle cloison de la chapelle des fonts et à la construction du grand portail et des tours de la cathédrale et obtient à sa mort en 1559 la grosse sonnerie « à cause des obligations que lui avoient les chanoines de Saint-Pierre (1). »

Habile et actif, Jean Bailly visait, toisait et contrôlait toutes les dépenses relatives aux bâtiments de l'église. Il gagnait 6 sous 8 deniers, le même salaire que celui de Martin Cambiche. Lorsqu'en 1548 Henri II passa par la ville de Troyes, accompagné de la reine Catherine de Médicis, Jean Bailly fit construire dans le chœur une chapelle peinte et sculptée où leurs royales Majestés entendirent la messe. Il dirigea la décoration de l'église et se tint tous les jours dans la cathédrale pour veiller à l'ordonnance du matériel des cérémonies. On peut encore juger de sa haute habileté et de l'admirable finesse de son ciseau en examinant les rinceaux du portail et les bouquets des pyramides (2).

(1) Jacques Le Roux, constructeur de la tour de *Beurre* à Rouen, mort le 27 mars 1510, fut inhumé dans la cathédrale auprès des orgues, gratuitement et aux frais de la fabrique. *Histoire politique et religieuse de l'église métropolitaine et du diocèse de Rouen,* par Fallut, 4 vol. in-8, 1850, tome II, p. 59.

(2) Un Jean Bailly travaillait en 1537 à la cathédrale de Bourges en qualité *d'asseyeur*. *Archives de l'art français*, t. I, p. 230

Maurice Favereau, maître-maçon de Saint-Pantaléon, travaille avec Martin des Molins et Nicolas Gobin et jette les fondements de la chapelle Dorigny, (1) 1520-1525.

Les premiers architectes de Saint-Nicolas sont Bastien et Jean Bertrand. On sait que cet édifice fut presque entièrement consumé avec Saint-Pantaléon par l'incendie de 1524 et qu'il se releva de ses ruines, grâce aux libéralités des paroisses du diocèse qui fournirent d'assez belles sommes.

Gérard Faulchot II (2) travaille à St-Nicolas dès 1525 avec son fils Jean et son gendre Claude Malleterre et construit la magnifique chapelle de Notre-Dame de Lorette. Jean se charge de la voûte de la chapelle de Toussaint, du Mont-Calvaire et du portail et dirige encore d'importants travaux à Saint-Pantaléon après Antoine Dumay, 1548-1565 et à Sainte-Madeleine où il achève la tour.

Remi Mauvoisin travaille à Saint-Jean, à Saint-Pantaléon et à Saint-Nicolas, 1569-1594.

Gabriel Favereau succède à Jean Bailly II comme maître-maçon de la cathédrale dès 1559 et travaille à l'achèvement du grand portail et de la tour. En 1568-1569 le chapitre conclut avec lui un marché « pour parachever ce qui estoit à faire à la tour et pour serrer toutes les matières et engins. »

(1) Famille ancienne de Troyes dont quelques églises ont conservé les armoiries.

(2) Probablement fils de Gérard Fauchot I cité dans les registres de la cathédrale dès 1496-1497 comme *varlet* de Garnache.

Jean Rousseau, maître-maçon, élève le portail « respondant sur le cimetière près la tour du clocher » de Sainte-Madeleine, 1557, et travaille à Saint-Nicolas avec Clément Henri dit le Lorrain et Gilles Lyé.

Gérard Faulchot III succède dès 1579 à Gabriel Favereau comme architecte de la cathédrale, construit en outre le portail de la grande porte de Saint-Jean-au-Marché et le minaret où l'horloge de cette église est placée, 1592. Il est consulté pour un pilier de la chapelle de Notre-Dame de Lorette à Saint-Nicolas, travaille à Saint-Remi et commence la construction de la tour de Saint-Nizier, 1605.

Jessé d'Aulnay, maître-maçon, 1608, travaille à la *tour* de Saint-Pantaléon et à Saint-Nicolas et répare à Sainte Madeleine la verrière « où est peint l'histoire de sainte Magdeleine que Jehan Macadrez, verrier, restaure. » 1609.

Laurent Boudrot succède à Gérard Faulchot III dès 1608 comme architecte de la cathédrale et cesse de paraître dès 1613 l'année même où il travaillait à la tour de Saint Nizier.

Gérard Boudrot succède à Laurent dès 1620, « dresse un état de la pierre qu'il convient avoir pour le parachèvement de la tour Saint-Pierre haulte de 365 marches chacune de demy pied de hault » et visite les tours de l'église avec deux maçons de Paris, 1622-1623. Gérard dirige des travaux à Saint-Nicolas, à Saint-Pantaléon, à Sainte-Savine et à Saint-Jean, tandis que Nicolas Boudrot achève le portail de Saint-Nizier et pave cette église.

Chabouillet et **Madain** entreprennent le maître-autel de Saint-Jean, 1665-1667. Noblet, architecte du roi à Paris, fait les plans et les devis du maître-autel. Jacques Madain monte le rétable de marbre exécuté par Girardon, 1692 (1).

IV.

TAILLEURS D'IMAGES OU STATUAIRES

Drouin de Mantes nettoie et blanchit avec Denisot *pointre* « les ymaiges dou porteau devant, refait le dyadime de l'ymaige de Dieu, la main dextre, la teste de l'aigle... » et met « ledit porteau en premier estat qu'il fut » 1381-1382. M. Pigeotte croit reconnaître avec M. Quicherat une œuvre antérieure à la construction commencée sous l'évêque Hervé, un bas-relief du XIIe siècle, tel qu'il se voit dans la grande porte de la cathédrale de Chartres. (2)

(1) Les registres de Saint-Jacques citent Henri Madain dès 1612. Pierre Madain et son fils travaillent à Saint-Pantaléon de 1623 à 1645.

(2) *Etude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes*, p. 11. Le portail principal de la cathédrale édifiée par l'évêque Milon avait échappé à l'incendie de 1188 avec d'autres parties et était orné des deux statues de saint Pierre et de saint Paul.

Girard de Han « tailleur d'ymaiges, » sculpte la statue de Saint-Paul, tandis que Drouin sculpte celle de Saint-Pierre, 1382-1383.

Coinrot de Strasbourg ne travaille au jubé de la cathédrale que deux semaines, 1384-1385 (1).

Jean de Cologne, maçon, est si habile que peu de temps après son arrivée il reçoit des proviseurs en cadeau une paire de chaussures, 1384. Il est chargé en 1396 par la ville d'Amiens de faire trois statues, deux de Notre-Dame pour poser à la porte du *Gaiant* et la dernière, Dieu le père pour mettre à la porte de *Montre-écu*, moyennant 72 sous chacune (2).

Peyret ou Pierret taille l'image de Saint-Jean et travaille au jubé, 1389.

Trubert Perrin sculpte les gargouilles de la cathédrale dès 1411 et travaille la même année à Sainte-Madeleine.

Jeannin répare les statues de saint Pierre et de saint Paul placées à l'ancien portail de la cathédrale, 1419-1429.

Hennequin de Tournay sculpte le tabernacle à mettre les châsses avec « son varlet » Robinet de Tournay (3).

(1) Manuscrit 9112, fol. 124, Biblioth. nationale.

(2) Recherches historiques sur les ouvrages exécutés dans la ville d'Amiens, par des maîtres de l'œuvre, etc., par H. Dusevel, in-8, 1858, p. 17.

(3) Un imagier de Liége, Hennequin, exécute dès 1367 le tombeau de Charles V qui avait légué son cœur à la cathédrale de Rouen. *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen*, par A. Deville. Rouen, in-8, 1848.

Jacquet taille les « ymaiges de Cayn et d'Abel en l'une des pierres du biau portail » (1) 1451.

Jean le Boucher et **Petit Jean**, son cousin, de Malines, font « ung ymaige de S. Christophe et un S. Nicolas » pour mettre au même portail, 1463.

Jean le Vachat refait la couronne et le sceptre de saint Louis dans la chapelle de ce saint, 1462.

Oudart Colas, fils d'Antoine Colas, maître-maçon, fait la statue de saint Michel placée sur le grand pignon de la cathédrale, 1490. Cette statue en pierre de Tonnerre, posée dès 1492 sur le pignon du mur qui fermait alors l'église, se détacha de sa base le 8 octobre 1700 et écrasa plusieurs ouvriers dans sa chute. Elle avait été dorée par Jean Copain « de fin or, excepté les mains et le visage de chair et le renvers du manteau de fin azur, le diable de diverses couleurs. »

Colas Didier « tailleur d'ymaiges » sculpte les armes de feu Me Oudard Hennequin, jadiz doyen de Saint-Urbain et chanoine de Saint-Pierre, lesquelles sont soutenues par deux anges et assises en la seconde formette de la nef » 1501.

Simon Mauroy taille les écussons et armoiries du jubé de Sainte-Madeleine, 1515-1516.

Marc Bachot, « tailleur d'ymaiges » restaure « ung Saint-Pierre duquel a refaict toute la teste, l'estomac, les bras et les clefs, et reblanchit le reste d'iceluy

(1) Portail septentrional. Le même registre constate encore la confection des statues de saint Etienne, de saint Nicolas, de saint Clément, de saint Christophe, de deux prophètes et du *grand Dieu*.

ymaige et aussi faict une main et une croix à Saint-Michel, » 1517. Sainte-Madeleine.

Jean Cornalle « tailleur d'ymaiges » sculpte sur une clef de voûte les armes de Monseigneur l'aumônier | Oudard Hennequin, aumonier du roi | et celles de la cathédrale « en la clef de la petite volte » d'une chapelle, 1521-1522.

Jacques Bachot taille un saint Pierre pour la cathédrale, 1504, une Notre-Dame de pitié et deux anges pour saint Jean, 1506; une Notre-Dame, dorée et peinte par Jean Copain pour Saint-Pantaléon, et une autre pour le grand autel de Saint-Nicolas, 1524-1525. (1)

Pierre le Nattier, 1526.

Jacques Cordonnier, « tailleur d'ymaiges, pour une partie de la façon et graveure de la tumbe faicte pour feu monseigneur Maistre Jacques Foucquier. » 1500-1501. (2)

Etienne Cordonnier travaille à Saint-Pantaléon, 1520.

Jacques Jubert, « tailleur d'ymaiges, taille bien et dûment plusieurs saintes ymaiges pour l'église de la Maladrerie près Provins et travaille à Saint-Pantaléon.

(1) Ce Bachot construisit en 1515 un *sépulcre* à Saint-Nicolas du Port. Bérard, *Dictionnaire des artistes français du* XIIe *au* XVIIIe *siècle.*

(2) La sculpture des tombes occupait beaucoup d'artistes dans les siècles qui nous ont précédés. C'était une sorte de gravure en creux qui admettait beaucoup d'ornementation. Il est facile de voir par les pierres tombales qui nous restent que des artistes de mérite y étaient employés. Mais ceux-ci signaient rarement leurs œuvres. Jean Lemoine est le seul tailleur de pierre nommé par M. Arnaud dans son *Voyage archéologique* comme ayant signé la tombe d'un chanoine qui se trouve à la cathédrale.

Jean le Nattier, « tailleur d'ymaiges », refait une main de saint Edme à Saint-Jacques, 1526, et travaille à l'autel de la chapelle de Notre-Dame de Lorette à Saint-Nicolas, 1529-1530.

Christophe Molu « tailleur d'ymaiges » en bois plutôt que sculpteur, exécute à Saint-Etienne un bas-relief en bois doré placé dans le chœur et représentant le martyre de saint Etienne, 1537; sculpte la statue de Notre-Dame de Lorette à Saint-Nicolas, 1528 et exécute un rétable pour le maître d'autel de Saint-Remi représentant la Passion dans ses moindres détails.

Nicolas le Flamand, « tailleur d'ymaiges, » refait tout à neuf plusieurs ymaiges de bois pour la petite horloge de la cathédrale, 1535-1536, blanchit et répare les ymaiges de Saint-Jacques et de Saint-Philippe des deux piliers neufs du chœur, 1536-1537 et travaillait à Saint-Nicolas en 1525-1526.

Claude, « ymaigier, » fait les « ymaiges de la chapelle de Toussaint » à Saint-Nicolas, 1533 et de petits « ymaiges en la clef de la volte de la même chapelle. »

Yvon Baschot, « tailleur d'ymaiges, besoingne sur l'ymaige de miséricorde » et aux stalles du chœur de la cathédrale, 1531 et « fait deux petites hystoires pour le grant portail à c sous chascune. » Christophe Molu, appelé par le chapitre constate son habileté en 1534 et obtient pour cet artiste une assez belle gratification.

Nicolas Hallins ou Havelin « ymaigier demourant à Troyes près la Licorne » peut-être le même que Nicolas le Flamand, sculpte dès 1512 « les ymaiges en rondeaulx du devant du jubé de Sainte-Madeleine »

— taille le reliquaire de bois en façon de coupe, id. 1513 — sculpte « quatre petitz prophètes ès quatre piliers de boys qui ont estez faictz neufz par les menuysiers | de la cathédrale | pour mettre sur le boyart | civière | à porter la saincte hostie le jour du sainct Sacrement, 1525-1526, — fait ung patron de bois de saincte Marguerite pour le faire d'argent et ung petit Dieu aussi d'argent. — taille quatre istoires de la vie de sainct Pierre pour asseoir au premier portail devers la rue, 1523-1524 — une histoire de la vie sainct Paul pour asseoir au portail neuf de sainct Paul, 1524, — deux histoires pour le grand portail du milieu, assavoir l'une comment nostre Seigneur fut buffetté, yeulx bandés et l'autre comment il fut coroné du chappeau d'épine, 1526-1527.

Nicolas Hallins fut probablement à cette époque un artiste aussi habile qu'actif, car les rangs de niches pratiquées dans les voussures des trois portiques, dans les trumeaux, et dans les pans des murailles furent presque tous décorés de statues sorties de son ciseau. Comme on a dû le remarquer, le portail du milieu fut consacré à représenter les principales circonstances de la passion de Notre-Seigneur, celui de droite l'histoire de saint Pierre dont la tour s'élève majestueusement au-dessus et celui de gauche l'histoire de saint Paul. *La Légende dorée*, par Jacques de Voragine, paraît avoir été le livre dans lequel les artistes venaient puiser largement pour décorer les églises de statues et de vitraux. Il est même probable que les sujets leur étaient dessinés

par d'autres comme le prouvent les dépenses suivantes :

« Aù petit Gérard pour avoir faict l'ordonnance des ymaiges de la chapelle de Toussaintz, 1533, Saint-Nicolas.

« Au petit Gérard, painctre, pour avoir faict le patron de la verrière saint Claude, id.

« A Jehan de Paris, pour sa vacation d'avoir faict l'ordonnance de la table du grant autel, id. »

Dès 1527, Nicolas Hallins avait si bien mérité du chapitre qu'il reçut pour récompense de ses *hystoires* la somme de cinquante sous. Mais soit que le chapitre n'eût pas assez de ressources pour achever la décoration de ses portails, soit qu'ils fussent déjà complètement ornés de sculptures et de statues, le nom de notre tailleur d'images ne reparaît plus dès 1531 que dans le compte de cette année où il est dit qu'il marchanda pour faire « les trois ymages Nostre-Dame de Pitié, Jehan et la Madeleine selon le volume et l'ordre que le maistre maçon lui a donné (1). »

Jacques Juliot, « tailleur d'ymaiges demourant près Saint-Urbain, rue Moyenne » retaille la table de l'autel Notre-Dame à Saint-Jean et l'enrichit de dorures et autres ouvrages, 1511 — travaille « au portail devers le cimetière » de Sainte-Madeleine, 1517, —

(1) Comptes de la fabrique de l'église de Troyes, 1523-1531.— *Etude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes*, pag. 118. L'année précédente, le 6 avril, Hallins avait reçu 60 sous « pour avoir remis à point le petit oreloge dedans l'église, en sorte et manière qui torne à présent. »

sculpte le rétable de l'abbaye de Larrivour longtemps attribué par Grosley à Gentil et à Dominique et dont Martène admirait en 1709 les nombrenses figures, en déclarant d'après Girardon « qu'on n'en paierait pas quelques unes leur pesant d'or (1) — et exécute encore celui de Saint-Nizier dont Grosley nous a conservé la description (2). Jacques Juliot mourut le 12 novembre 1567 comme le constate l'épitaphe suivante gravée sur sa tombe qu'on peut encore voir devant le chœur de l'église Saint-Urbain dont il était marguillier : *Cy gist noble homme Jacques Juliot, maistre sculpteur et marigl. de céans, lequel a donné la table du grant hostel. Il décéda le XII jor de novēbre 1567. Priez por les trespassez.*

Quoique qualifié du titre pompeux de *noble homme*, M. Lebrun a démontré dans ses savantes recherches que Jacques Juliot « ne s'est jamais senti attiré vers les éblouissantes visions d'un idéal supérieur et que loin d'être touché par cette flamme d'en haut qui fait les grands artistes, il s'est contenté d'exercer paisiblement dans sa ville natale son métier de *marchand tailleur d'images* (3).

Un Nicolas *Juliot*, maçon, travaillait au jubé de la Madeleine dès 1508.

(1) Ces bas-reliefs font partie de la riche collection de M. Gréau, de Troyes.

(2) Ephémérides 1766, p. 25 et 26. *Les Bas-reliefs de Saint-Jean-au-Marché*, par M. Lebrun-Dalbanne. Mémoires de la Société académique de l'Aube, 3e série, t. II, 1865, p. 46.

(3) Id., p. 54. Jacques Juliot était marguillier de Saint-Jacques en 1540.

Genet Collet, « ymagier, racoustre l'ymage de la Conception », et travaille au grand autel de Saint-Nicolas d'après les dessins de Pierre le verrier qui avait fait, « le pourtraict des ymaiges, » 1533 et aux « ymaiges des chaires » de la cathédrale en qualité d'*ymagier-menuisier*.

François Richard « ymagier », exécute avec Genet Collet cinquante-quatre culs de lampe pour les stalles du chœur de la cathédrale, 1531-1532. Ce Richard et Genet Collet, sculptaient sur bois comme le constatent les registres de la cathédrale.

Jean Gendret, tailleur d'imaiges, demeurait « devant le cimetière Nostre-Dame, dans la maison de feu Balthazar Godon, verrier », 1546 (1).

Jean Colet, « ymagier, rabille l'ymage au portail de Saincte-Madeleine devers la rue du Boys et l'ymage Saincte-Marie au portail devers la maison des Ménissons » 1554.

Dominique del Barbiere ou *Dominico Rinuccini*, plus connu sous le nom de Dominique le Florentin, naquit à Florence dans les premières années du XVIe siècle. Elève de *Primaticcio*, il accompagne son maitre et concourt largement aux décorations et aux sculptures exécutées par ce dernier dans les châteaux de Meudon et de Fontainebleau. (2) Mais amené à Troyes par le Primatice, lorsque celui-ci vint prendre possession de son

(1) Registre de Saint-Urbain.

(2) Dominique peintre, sculpteur et architecte, travailla dans cette dernière ville avec Germain Pillon et y attira peut-être un des Cordonnier, François et Jean Pothier. Note communiquée par M. Natalis Rondot.

abbaye, Dominique renonce tout à coup aux résidences royales et se met à l'œuvre dans la capitale de la Champagne où les riches abbayes, les églises et les opulentes corporations de Troyes le recherchent à l'envi.

Dominique, qui habitait la rue des Forces, construisit, avec son gendre Gabriel le Faudreau, un magnifique jubé à Saint-Etienne qu'il achevait en 1555, et travailla avec François Gentil pour les églises de Saint-Nizier, de Saint-Nicolas, de Saint-André et de Saint-Pantaléon, Il paraît que, charmé de ses travaux exécutés à Meudon et à Fontainebleau, François Ier le manda plusieurs fois de Troyes en lui promettant de belles sommes, mais Dominique, plus modeste que le Primatice et préférant son indépendance, refusa constamment de quitter sa patrie d'adoption, où il mourut en 1570.

Comme beaucoup d'autres Italiens, notre Florentin savait travailler l'argent, car il cisela, pour la joyeuse entrée de Charles IX, un vase d'argent destiné au jeune monarque (1). Le Primatice exécuta quelques travaux au château de Polisy. Le registre des *Insinuations ecclésiastiques* de l'année 1554-1555 nous apprend qu'il y donna les pouvoirs de vicaire-général à Jean Thiénot en présence de Hubert Julliot et de Dominique Florentin (2). Ces deux derniers artistes travaillaient alors sans aucun doute au château des

(1) *Lettres missives de Henri IV conservées dans les archives municipales de la ville de Troyes* publiées par M. Boutiot.

(2) Archives de l'Aube, G. 66.

Dinteville sous l'habile direction de l'abbé de Saint-Martin-ès-Aires.

Edme Gentil « peint les deux clefs ensemble le feuillage et escussons entaillés pour les deux voultes de la chapelle Drouyn dans la cathédrale, » 1520-1521. Quel était cet Edme Gentil ? C'était un de ces modestes artistes des Riceys que les ressources d'une grande ville avaient attirés à Troyes, et dont le fils devait acquérir une brillante renommée.

François Gentil, tailleur d'images, naquit à Troyes vers 1510 et visita de bonne heure l'Italie, cette patrie des beaux-arts d'où venait Dominique et avec lequel il se lia. Gentil enrichit les églises de sa ville natale de nombreux bas-reliefs et de belles statues, fit plusieurs mausolées, parmi lesquels nous citerons celui du cardinal de Givry qu'on admirait avant 1789 dans la cathédrale de Langres et sculpta pour l'église Saint-Martin de cette dernière cité le *Christ* le plus admirable qu'il y ait en France. Troyes possède encore de cet habile artiste dont les œuvres furent appréciées par le chevalier Bernin, par Girardon et par Martène, les bas-reliefs de l'ancien rétable du Saint-Ciboire de Saint-Jean (1), 1535 à 1540; le *Christ à la Colonne*, de Saint-Nicolas, 1550; les statues de sainte Elisabeth et de la Vierge figurant la *Visitation*, dans une des chapelles de Saint-Jean; le *Christ ressuscité du Sépulcre*, à Saint-Nicolas et cette incroyable série de bas-reliefs et de statues qui ont rendu l'église de Saint-

(1) L'autel du Saint-Ciboire vient d'être rétabli dans son intégrité primitive par les soins de M. l'abbé Morlot, curé de Saint-Jean.

Pantaléon justement célèbre et qu'il exécuta avec Dominique Rinuccini (1).

Gentil, qui ne mourut qu'en 1588, sculpta plusieurs statues pour le portail principal de la cathédrale, 1547; le *Baptême de saint Augustin,* pour l'abbaye de Saint-Loup, et qui fut plus tard transporté dans la chapelle des fonts baptismaux de la cathédrale, 1549 ; deux anges pour le *Ciborium* de Saint-Nicolas, 1555 ; la statue de saint Yves, le Crucifix et les autres images sur le portail de cette église ; des bas-reliefs et des statues pour le jubé de Saint-Etienne ; une statue de saint Jean l'Evangéliste pour mettre sur le grand autel de Saint-Jean, 1559 ; une statue de la Madeleine, pour Sainte-Madeleine, 1563 ; un Crucifix au-dessus du bénitier neuf de Saint-Jean, 1572 et le *Trépassement* de Notre-Dame, doré par Jacques Passot et placé dans la nef de la cathédrale, 1579-1580.

Dans le registre de Saint-Jean de 1572, au 8 juin, le marguillier, après avoir constaté la somme versée à Gentil pour un Crucifix, rappelle que cet artiste a signé *F. Gentils* avec force paraphes et embellissements, tels qu'ils étaient usités à cette époque, quoique, suivant le témoignage de Grosley, Dominique et Gentil, par délicatesse ou par négligence ne signèrent presque jamais leurs travaux.

Le portrait de Gentil nous a été conservé dans un des tableaux du musée de Troyes et dans le troisième

(1) *Les Bas-reliefs de Saint-Jean-au-Marché,* par M. Lebrun-Dalbanne. — Archives de l'Aube, Comptes des fabriques des églises citées.

des bas-reliefs de Saint-Jean, où l'on remarque à peine un personnage coiffé d'une toque à plume jetée de côté sur la tête d'une façon toute cavalière. Dominique a donné sa physionomie à la statue de saint Jacques qui se dresse au premier pilier de droite en entrant à Saint-Pantaléon, au-dessus de sa tombe gravée de deux pals en sautoir (1).

Nicolas Bigot, tailleur d'images, fait une image de saint Lambert à Saint-Jean, 1591, et répare le bras du Dieu du mont Calvaire à Saint-Nicolas.

Louis Goussin, tailleur d'images, travaille au maître-autel de Saint-Pantaléon, 1592-1594.

Claude Bange, sculpteur, « refait et nettoie des figures en pierre de la chapelle Sainte-Mastie et aussi quatre pièces neufves de sculpture » à la cathédrale, 1626-1627 ; fait l'image de la Vierge du grand portail de Saint-Pantaléon, 1644, et celle du Christ mise au pilier de Saint-Sébastien en place du Crucifix.

Gaspard Vestier, sculpteur, fait un doigt à l'image de Notre-Dame-de-Pitié, à Saint-Nizier, 1649.

Chabouillet fils raccommode les figures des apôtres, au maître-autel de Saint-Nicolas, 1666-1667, — peut-être le même qui, menuisier-sculpteur, raccommode les anges et les images du chœur de Saint-Pantaléon, 1664-1665.

Nicolas Vauthier exécute l'image de saint Barthélemi, de pierre, donnée par Mlle Maillet à Saint-Pantaléon et travaille à Sainte-Madeleine, 1666.

(1) Id., p. 75. — Grosley, Ephémérides, 1764, p. 60.

Louis Vauthier, sculpteur, travaille également à Saint-Pantaléon, 1685.

Claude Mignot, maître-sculpteur, répare l'image de saint Jude et sculpte celle de saint André au grand portail de la cathédrale, 1687.

Laporte, sculpteur, élève de Girardon, travaille à l'autel de Saint-Jean, 1692.

Harluison, sculpteur, sculpte « vingt panneaux au balustre du Saint-Ciboire à Saint-Jean, » 1693.

François Girardon, né à Troyes, le 16 mars 1628, donne à sa ville natale un médaillon de marbre blanc représentant Louis XIV; à l'église Saint-Remi sa paroisse un Christ de bronze, le plus beau peut-être de ses ouvrages, et travaille à la décoration du maître-autel et de l'autel de la communion de l'église Saint-Jean. Admirateur des anciens sculpteurs de Troyes et modeste, Girardon conserve le magnifique rétable d'albâtre de François Gentil et se contente de faire un tabernacle et quelques ornements. Renversé par les Vandales de 1793, l'autel de la Communion ou du Saint-Ciboire, élevé aux frais de la confrérie du Saint-Sacrement, vient d'être rétabli. — Girardon mourut à 88 ans, le 1er septembre 1715.

V

MENUISIERS-SCULPTEURS

Jean de Provins sculpte les stalles du chœur de la cathédrale, 1375-1390.

Jean Oudot, « huchier, » orne de sculptures délicates « la chayre épiscopal » dressée dans le chœur de la cathédrale, 1429, et fait le tabernacle à mettre les châsses avec ses fils Thévenin et Jean Oudot.

Godier Jean, fait « un aigle pour mettre le livre où l'on chante au jubé, » 1510.

Brisonnet Jean fait « une chère à prescher à six pans à double drapperie » pour Sainte-Madeleine, 1520-1521.

Pierre Foucault, dit Prieur, « huchier, » fait « une chaire à prescher eslevée par personnaiges assise et mise contre le pillier de l'autel de Toussaints, à Saint-Jean, 1508-1509, et fait « le pourtraict des chaires du chœur » de la cathédrale, 1525.

Pierre de Vaulx, menuisier de Blois, appelé par l'évêque de Troyes, passe sept jours dans cette ville et fait « le pourtraict des chaires (stalles) du chœur de la cathédrale (1). »

(1) Jean de Vaulx et Innocent Fournier sont cités dès 1525-1526 comme menuisiers-sculpteurs, et travaillent avec Adam d'Aubelmer et son gendre.

Adam d'Aubelmer, maître-menuisier, dirige les travaux des stalles du chœur et gagne 7 sous 6 deniers par jour, 1524-1525 (1).

Mathieu de Rommelles, gendre d'Adam d'Aubelmer, achève les stalles, 1530-1531 (2), Quelques-unes, destinées aux dignitaires du chapitre, étaient à dossier et terminées par des clochetons à jour. Mathieu travaille encore au jubé de Notre-Dame-en-l'Ile et fait les stalles de Saint-Etienne avec Jacques Millon et Simon Collot, 1533-1548.

Quentin Berny fait « les chaires » de Saint-Jean, d'après les dessins de Mathieu de Rommelles.

Jean Berny fait « une columne de bois avec chapiteau, cornice et pied d'estral que visite maistre François Gentilz, » le célèbre sculpteur troyen de ce nom, accompagné de Jacques Rigolet et de Robert Bonony, qui en avait fait « le portrait, » 1546-1547.

Pierre Clément exécute en 1550 un buffet d'orgues pour Saint-Etienne.

Antoine et **Noël Fournier**, « maistres-menuisiers-sculpteurs, demeurant à Troyes, font le buffet des orgues de Saint-Jean, 1600 ; « la chaire à prescher de Sainte-Savine, avec cinq ymages, sainte Savine et les quatre Evangélistes (3), » travaillent pour Saint-Nico-

(1) Cet artiste avait présenté au chapitre de Troyes « le pourtraict des chaires » des cordeliers de Châlons en Champagne que visita Mathieu de Rommelles.

(2) Parmi les charretiers qui transportent le bois d'Aix-en-Othe les registres citent Christophe *Gentilz*.

(3) La date de 1626 est gravée au bas de l'un des panneaux.

las et Saint-Remi et y exécutent des bas-reliefs remarquables.

Nicolas Fournier exécute la belle chaire à prêcher de Saint-Nicolas, 1623-1632.

Augustin Paupelier, sculpteur et menuisier de Troyes, fait « trois ymages pour mestre devant le grand portail de Sainte-Savine, l'un représentant sainte Savine, le second saint Savinien et le troisième saint Fiacre (1), et le tabernacle de la confrérie du Saint-Sacrement, à Saint-Jean que dore le peintre Margellé.

Jacques Milon, menuisier-sculpteur.

Jacques Lhuilier travaille à la cathédrale dès 1581.

Alexandre Bouclier, id. 1605.

Baudesson, premier maître de Girardon, chez lequel le célèbre sculpteur fut mis en apprentissage, fut inhumé à Saint-Urbain, où Grosley vit son épitaphe.

Chabouillet, menuisier-sculpteur, restaure les anges et les autres statues du chœur de Saint-Pantaléon, 1664-1665.

Parmi les charpentiers, on doit citer Jean de Nantes, qui commença le grand clocher de la cathédrale, et qui fut remplacé en 1418 par Perrin Loque, son gendre. Jean, avant de se mettre à l'œuvre, avait visité, avec Thomas Michelin, les églises de Bourges et de Meun-sur-Yèvres « pour veoir les clochers que l'on disoit moult bons. »

(1) Augustin Paupelier sculptait également sur bois et sur pierre, car il refit encore la Vierge d'un portail de Saint-Nicolas, 1614. Il mourut en 1659 et fut inhumé à Saint-Urbain où son épitaphe se voyait encore au XVIII[e] siècle dans un cartouche de bon goût qui ornait la travée où sont placés les fonts baptismaux.

VI

FACTEURS D'ORGUES

Jean de Poignez, facteur d'orgues à Paris, répare les orgues de la cathédrale, 1381-1382.

Bernard de Montigny, chanoine de Saint-Etienne, répare les mêmes orgues en 1429.

Poncelet Barbette, « maistre et ouvrier d'orgues à Paris, » les répare également en 1433.

Jean Robelin, organiste de Saint-Etienne, démonte les *grosses* et *petites* orgues de la cathédrale et les répare en 1484.

Pierre Bernard, facteur d'orgues, fait celles de Saint-Nicolas, 1526-1534.

Nicole Gui fabrique les orgues de Sainte-Madeleine, que peint Louis Potier et que dore Jacques Passerat, 1540.

Hilaire (frère), cordelier, sous-prieur de Notre-Dame-en-l'Ile, répare les orgues de Sainte-Madeleine et de la cathédrale et fait celles de Saint-Nizier, 1541-1587.

François Mainfroy, « maistre faiseur d'orgues, » entreprend la réparation des orgues de Saint-Etienne, 1551.

François des Oliviers, « maistre facteur d'orgues, »

né à Lyon et demeurant à Troyes, travaille aux orgues de Saint-Etienne, fournit des tuyaux aussi gros que ceux de Sainte-Geneviève de Paris et place « sur la montre ung saint Etienne se mouvant comme s'il était en vie, et deux figures à ses côtés, tenant chascun une pierre en la main comme s'ils vouloient le lapider, » 1555 (1).

Simon du Prey, demeurant à Dijon, répare les grandes orgues de la cathédrale, 1597-1598.

François de la Haye, « maistre-facteur d'orgues, » répare les mêmes orgues, 1612-1613.

Jean-Baptiste Lemoine, de Troyes, répare celles de Saint-Etienne, 1617.

Louis le Bé, facteur d'orgues, achève celles de Saint-Etienne, 1693 (2).

---

(1) En 1553 François des Oliviers est appelé à Beauvais et à Bourges pour visiter les orgues. *Archives de l'art français*, t. I, p. 219.

(2) Jacques le Bé réparait celles de la cathédrale en 1627-1628, et Nicolas le Bé celles de Saint-Pantaléon vers 1610. Parmi les organistes de cette dernière église nous citerons celui qui est désigné dans le registre de 1650-1651 :

» Payé à M. Raisin, organiste, pour avoir joué de l'orgue et pour avoir fait jouer pendant un an... 30 livres.

Ce Raisin est celui qui de Troyes se rendit à Paris avec sa femme et ses enfants, et attira la foule à la foire de Saint-Germain par sa merveilleuse épinette. Mais Louis XIV ayant fait ouvrir l'instrument et dévoilé la ruse de notre organiste, Raisin forma une troupe dans laquelle débuta le fameux Baron. *Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie*, par Alex. Assier, page 30.

VII

FONDEURS DE CLOCHES

La vieille capitale de la Champagne compta de bonne heure un si grand nombre de cloches que les étrangers lui appliquèrent ce proverbe :

D'où viens-tu? — Je viens de Troyes.
Qu'y fait-on ? — L'on y sonne (1).

La cloche la plus célèbre de cette ville ne fut point celle de la cathédrale, comme nous l'avons dit dans une *Notice historique sur la sonnerie des églises de Troyes au moyen âge* (2), mais la *grosse Marie*, qui fut placée en 1462 dans le beffroi dont l'existence est constatée dès 1328 (3).

Etienne, du bourg Notre-Dame, est le premier fondeur de cloches cité dans les registres.

Robinet refait une petite cloche de Saint-Jacques, 1421-1422.

(1) *Archives historiques du département de l'Aube*, p. 303.

(2) *Bibliophile du département de l'Aube*, 5e livraison, in-8, 1854.

(3) Archives de l'Aube, G. 1113. Registre où il est fait mention de rentes assises sur des maisons situées « dessous le beffroy. »

6

Simon Maigret, d'Haillecourt, fond la *grosse Marie* avec son fils et son neveu en l'an

Mil quatre cens avec soixante deux.
Leurs noms [furent] mis en tiltres azurez
De lettres d'or enrichiz coulorez
Triumphamment dedans [le] chronographe (1).

Thibaut, le fondeur, fond l'une des cloches de Sainte-Madeleine, 1451.

Jacques et **Robinet Reguin** fondent trois cloches de la cathédrale en 1475 et reçoivent des chanoines « des harengs, des carpes et autres choses pour les animer. »

Henri fond une petite cloche des quatre du grand clocher, 1495.

Jacques et **Joachim de la Bouticle**, père et fils, fondent les cloches de Saint-Loup, 1498, et deux du gros clocher de la cathédrale.

Nicolas de Longchamps fond des cloches pour Sainte-Madeleine et pour Saint-Pantaléon, refond deux des petites cloches du petit clocher de la cathédrale et celle de Sainte-Savine avec Joachim de la Bouticle, 1515-1534.

Nicolas, **Joachim** et le **Poitevin** fondent trois cloches pour Saint-Nicolas, 1524.

Charles de Longchamps fond deux cloches pour l'horloge de Sainte-Madeleine, 1560-1561.

(1) *Complainte de la grosse cloche de Troyes en Champaigne*, in-8, p. 25 et 29.

Sébastien et **François Blanchard**, de Chaumont-en-Bassigny, fondent la grosse cloche appelée *Brayhault* pour Saint-Etienne, et deux moyennes pour Sainte-Madeleine, 1573-1577.

Jean Godin fond « une cloche neuve » pour la cathédrale, 1573, et une des quatre petites de Saint-Jean, 1583.

Jean de Longchamps fond une cloche pour Saint-Nicolas, 1606.

Jacques de Molins, Guyon de Longchamps et Félix Godin, fondeurs.

Nicolas Godin fond une des petites cloches de la tour de la cathédrale, 1624, et visite « les trois grosses qu'on ne pouvoit faire sonner. »

VIII

ORFÈVRES

Le métier d'orfèvre était autrefois un art véritable. Les orfèvres faisaient des vases sacrés et des reliquaires auxquels la sculpture, la ciselure et la gravure donnaient une grande partie de leur valeur. Maniant également le crayon, le burin et le marteau, ces artistes devenaient presque sans transition peintres, graveurs, sculpteurs ou architectes.

Les orfèvres de Troyes dès le XIIe siècle paraissent avoir joui d'une réputation qui s'était étendue au loin. La capitale de la Champagne devint même un des centres principaux de la fabrication de l'orfèvrerie et de la joaillerie. Le tombeau et la statue d'argent de Henri le Large témoignent assez de l'habileté des orfèvres dès le XIIe siècle et les lettres que le roi Charles V adressa au bailli en mai 1369 ne permettent point de douter de l'importance de cette corporation à cette époque. On excellait à Troyes dans le travail du *repoussé*, travail qui présente de si grandes difficultés pour les reliefs à fortes saillies, mais qui laisse libre carrière à l'art du sculpteur et du ciseleur.

Jean d'Orléans fait la châsse de sainte Hélène pour la cathédrale, 1339.

Jean de Premierfait, peut-être frère de Laurent de Premierfait, qui, le premier, traduisit en français le *Décaméron*, de Boccace, répare les châsses de saint Savinien et de saint Philippe et d'autres reliquaires de la cathédrale, 1381-1382.

Jean de la Rotière répare « la bonne croix, le chef de saint Philippe, » et refait le bâton de la crosse de l'évêque, 1414-1415.

Nicolas Chevry travaille à la châsse de saint Savinien, 1431.

Jean Garnier fait « l'ymage de saint Jean » pour l'église Saint-Jean avec la somme laissée par le testament de maître Jean Chappelier, 1441.

Jean Perrin répare quatre textes d'ivoire et d'argent et quatre textes neufs, 1487-1488.

Remynet fait l'image de saint Pantaléon pour Saint-Pantaléon d'après les cartons de Nicolas Cordonnier, 1510.

Jacques de Marisy fait une châsse pour Saint-Jacques-aux-Nonnains, 1526.

Jean Guérin fait « une ymage de cuivre de saint Urse, tenant en la main le reliquaire du dit saint, » Sainte-Madeleine, 1520.

Simon Mitard fait les images de cuivre de la châsse de sainte Syre.

Jean Papillon dore « l'image où est enchâssé le reliquaire de saint Pantaléon, » 1520, et exécute la magnifique châsse de saint Loup. Cette châsse, qui datait de 1153, avait été brisée en 1364 dans une des processions qui se faisaient dans les villages pour recueillir des aumônes. « Refaite des dons qu'en affluence donnèrent les gens de bien (1), » cette châsse fut de nouveau brisée au temps où Nicolas Forjot gouvernait la royale abbaye de Saint-Loup. Celui-ci s'adresse à Papillon, célèbre orfèvre de Troyes, qui voulut probablement associer les émailleurs limousins à son œuvre, afin de l'embellir et de la rendre plus digne du grand saint qu'il s'agissait d'honorer.

Le reliquaire fut achevé en 1503 et exposé cette même année, la veille de la fête de saint Loup, et le 6 avril 1505, la cérémonie de la translation des reliques du saint se fit avec une pompe vraiment imposante, car, parmi les assistants, on vit l'évêque Jacques Raguier, les abbés de Montier-la-Celle, de

(1) Des Guerrois, *Sainctelé chrestienne,* p. 408 v°.

Molesme, de Saint-Martin-ès-Aires et de Larrivour, le doyen de Troyes, le lieutenant du gouverneur de la Champagne et le maire de la ville (1).

M. Lebrun-Dalbanne, auquel nous devons ces précieux détails, attribue les émaux de la châsse de saint Loup au limousin Léonard Penicaud appelé Nardon par abbréviation. Quoiqu'il en soit, ce reliquaire dut être le chef-d'œuvre de Papillon, car Grosley le qualifie de « monument précieux et des talents de l'orfèvre troyen et de la munificence de Nicolas Forjot (2). » Des Guerrois l'appelle « l'un des plus beaux et riches joyaux de France » et Mabillon lui-même avoue « qu'il n'avait vu que le chef de saint Lambert à Liége qui pût en approcher. » Et en effet, on peut juger de l'admiration qu'il excita dans presque tout le royaume où il fut porté, car les offrandes en remboursèrent rapidement le prix, quoiqu'il se fût élevé à 2.200 livres tournois représentant 60.500 francs au pouvoir actuel de l'argent.

Ajoutons que les émaux ont échappé au vandalisme révolutionnaire et que le conseil de fabrique de la cathédrale a fait rétablir le reliquaire de saint Loup tel qu'il existait au XVI[e] siècle, lorsqu'il sortit des mains habiles de Jean Papillon (3).

(1) *Recherches sur l'histoire et le symbolisme de quelques émaux du trésor de la cathédrale de Troyes*, in-4. Troyes, 1862, p. 44.

(2) *Mémoires inédits*, t. II, p. 280.

(3) Papillon mourut vers 1530 et fut inhumé à Saint-Jean. Il avait fait en 1522 « une ymaige de Notre-Dame en argent et ornée de perles et de pierres » pour l'église Saint-Jacques.

Jean Gaulcher, dit *Domino*, travaille à la châsse de saint Savinien, 1562 (1) et « répare les ymages de N.-D. et de saint Jacques » à Saint-Jacques, 1579.

Royer fait une image de saint Jean-Baptiste pour la cathédrale, 1602.

LES VIEILLES MAISONS HISTORIÉES DE TROYES

Lorsqu'on bâtissait au moyen âge un palais, une maison bourgeoise ou qu'on élevait une misérable échoppe, on implorait la bénédiction du ciel par de ferventes prières. Le clergé de la paroisse venait en procession jeter de l'eau bénite sur la nouvelle demeure et récitait les paroles touchantes prescrites par le *Manuel*.

La foi même du propriétaire éclatait en inscriptions tirées de la sainte Bible, comme celle qui se lit encore sur l'architrave d'une maison située à l'angle de l'ancienne rue du *Mortier d'or :*

Visita, Domine Jhesu, habitationem hanc et omnes insidias inimicorum a longe repelle et angeli tui sancti habitent in ea qui nos in pace custiodient.

« Visitez, Seigneur Jésus, cette demeure et repous-

(1) Un Domino travaillait dès 1525 pour Saint-Jacques-aux-Nonnains. Cette famille a donné son nom à une rue de Troyes aujourd'hui désignée sous le nom de *Paillot-Montabert*.

sez loin d'elle les piéges des ennemis ; que vos saints anges habitent avec nous et nous conservent dans la paix !

Plus loin, dans la rue de la *Petite-Tannerie*, au-dessous des figures de la Vierge et de saint Bernard, les passants pouvaient lire ces belles paroles de l'illustre fondateur de Clairvaux :

« *Monstra te esse matrem*, montrez-vous notre mère. »

Quelquefois des maximes parlaient comme celle de la rue des Lorgnes :

En toy te fie, escoute, voy, considère et te tais, 1532.

ou comme celle de la rue Moyenne :

Contre mal pacience, 1533.

Les images des saints ornaient presque toujours la façade des maisons. Les chroniques constatent ce pieux usage et lui assignent pour date l'an 1524 si célèbre par le terrible incendie qui dévora presque le tiers de la ville.

A l'angle d'une maison de la rue du Bois, au coin de l'ancienne rue des *Quinze-Vingts*, on peut encore voir un pilastre d'ordre dorique surmonté d'un ange qui fait sentinelle en laissant échapper de ses mains un ruban sur lequel sont gravés ces mots : *Undique custos*. Sur la cheminée d'une salle basse le propriétaire a fait écrire : *Sanitas* et *libertas*, santé et liberté, non point cette effrénée que nous avons surprise dans les orgies de 1793 ou dans les saturnales de 1848, mais cette noble vertu dont parlent saint Anselme et saint Thomas d'Aquin, et que les statuaires du XIIIe siècle dressaient aux portails des cathédrales.

Dans la rue de *la Tannerie*, dans une niche coiffée d'un petit dôme, la figure de saint Jean-Baptiste occupe encore sa place depuis le XVIe siècle. Saint Nicolas et la Vierge Marie décorent deux maisons de la rue du *Temple*. Mais où sont ces belles statues de sainte Mathie, de sainte Madeleine, de saint Loup et de tant d'autres bienheureux dont les reliques étaient vénérées dans nos églises et que les fidèles regardaient à juste titre comme « la gloire et la gemme de la cité? »

Beaucoup de gens vantent à tout propos les constructions modernes, « mais quel spectacle attrayant trouve-t-on dans un rez-de-chaussée construit en lanterne, dans un crépi percé de trous fermés par des lames de jalousie et décoré par exception d'un bandeau horizontal ou bien d'une corniche de plâtre! C'est blanc, c'est géométrique, dira-t-on, mais après? — Ces belles maisons ne se prêtent-elles pas à tout, ou plutôt, ne sont-elles pas assez nulles pour s'accommoder de tout?

» Au XVe et au XVIe siècles, la variété était une règle, les maisons parlaient aux passants, leur révélant leur destination, l'esprit, les sentiments, l'humeur du propriétaire, et même l'état du locataire. Et pourtant les règlements et l'habitude classaient pour ainsi dire chaque métier, chaque homme dans un milieu uniforme.

» Dans ce contagieux voisinage, les constructeurs cependant ne calquaient point une maison sur une autre; la Tannerie, la rue de l'Epicerie, la rue de la Coëfferie étaient toutes variées d'effets, de lignes, de

sculptures, d'arrangements pittoresques et imprévus, quoiqu'on n'eût point la ressource de ce pêle-mêle actuel qui pourrait donner de si féconds résultats et de si charmants contrastes, car le marchand claquemuré dans une boutique étroite, à l'ombre d'un vitrage de plomb, ignorait encore le grand charlatanisme de l'étalage qui deviendrait aisément une puissante ressource architectonique (1).

Parmi les maisons principales du xvie siècle nous citerons surtout l'hôtel de Mauroy, le plus solennel et le plus caractérisé, et ceux de Chapelaines, de Marisy, des Ursins et de Vauluisant. L'hôtel de Mauroy, *rue de la Trinité*, transformé, dès 1582, en asile de l'enfance, est devenu le siége d'une importante maison de bonneterie qui y fit ses débuts vers 1745. L'hôtel de Vauluisant, élevé par Antoine Hennequin sur l'emplacement d'une propriété de l'abbaye de Vauluisant, *près Saint-Pantaléon*, est surtout remarquable par le pavillon qui date du règne de Charles IX. L'hôtel de Chapelaines, *rue de Croncels*, attirait surtout les touristes par sa cheminée monumentale que possède le musée de Troyes, comme les hôtels des Ursins, *rue Champeaux* et de Marisy, à l'angle de la *rue Charbonnet* et de celle du *Mortier d'or* attirent le premier, par son oratoire orné de belles verrières et le second, par sa tourelle hexagonale.

(1) *Notice sur les vieilles maisons historiées de Troyes*, par Aufauvre. Congrès archéologique de France, xxe session, 1854, p. 312.

LÉGENDE DE LA CROIX.

D'APRÈS LES VERRIÈRES DES ÉGLISES DE TROYES (1).

> « La croix est plus qu'une figure, elle est en iconographie le Christ lui-même en son symbole. Aussi lui a-t-on créé une légende comme à un être vivant. »
>
> (Didron, *Iconographie chrétienne*, p. 375).

I.

Lorsque notre premier père fut banni du paradis terrestre, il vécut dans la pénitence, cherchant à racheter sa faute par la prière et par le travail. Arrivé cependant à une vieillesse avancée et sentant la mort venir, il appelle Seth, son dernier né, ce fils chéri qui avait remplacé le juste Abel tué par Caïn et lui dit :

« Va, mon fils, au paradis terrestre ; tu demanderas à l'archange qui en défend l'entrée le baume salutaire qui doit adoucir mes derniers moments et me préparer au long voyage que je vais faire. Tu trouveras facilement le chemin qui conduit d'ici au paradis, car après notre désobéissance, lorsque nous en sommes sortis avec ta mère, nos pieds brûlèrent la terre, et le sol a dû garder l'empreinte de nos pas. Tu supplieras

(1) La cathédrale, St-Martin, St-Pantaléon, Ste-Madeleine, St-Jean et Saint Nizier.

l'archange de prendre en pitié mes larmes et de m'accorder ce baume qui doit me purifier et me sauver à la mort, comme plus tard à leur naissance, l'eau sauvera les enfants que le Rédempteur aura reçus dans le baptême. »

Seth se hâte d'obéir aux ordres de son père dont la mort engourdissait déjà les membres et voilait les yeux. Il trouve la route qui menait au paradis marquée de taches noirâtres et charbonneuses qu'avait laissées autrefois l'empreinte des pas d'Adam et d'Eve. Le chemin qu'il suit est aride et pour ainsi dire maudit, car l'œil n'y aperçoit qu'une végétation rare, triste et malsaine. Cependant, à mesure que Seth s'éloigne du séjour de son père et se rapproche du paradis, l'air semble s'épurer, la campagne s'embellir, la végétation grandir et se multiplier ; mais à peine a-t-il entrevu les murs du paradis, que la nature éclate en couleurs et en fleurs merveilleuses; l'air même entièrement transparent résonne comme du cristal sous les coups du gosier des oiseaux chanteurs.

L'oubli de la terre natale et le regret du paradis à jamais perdu s'emparent de Seth, lorsqu'il voit à quelques pas de lui flamboyer un serpent de feu. Effrayé, il n'ose avancer, car les pointes de la flamme semblent dardées contre lui. Mais il reconnaît bientôt dans ce serpent l'étincelante épée mise par Dieu dans la main droite du chérubin qui gardait l'entrée du paradis et le chemin conduisant à l'arbre de vie. L'ange vêtu d'une lumière éclatante étendait d'un jambage à l'autre de la porte ses deux ailes de neige, lorsque

Seth, saisi d'un sentiment de respect et de crainte, se prosterne à ses pieds sans avoir la force de lui expliquer son message. Mais l'être céleste lut dans son âme mieux qu'un mortel dans un livre les paroles que le vieil Adam y avait comme imprimées et dit à Seth :

« Le temps du pardon n'est pas encore venu pour ton père, il faut qu'il attende quatre mille ans jusqu'à l'arrivée du Rédempteur pour entrer dans le ciel qu'il s'est fermé par sa désobéissance. Mais le Christ de Dieu qui mourra pour racheter le monde perdu par Adam veut, en signe du pardon futur, que le gibet où il laissera sa vie mortelle, sorte de la tombe même de ton père. Regarde, continua l'archange, tout ce qu'Adam a perdu par son péché. »

A ces mots il fait rouler sur ses gonds la porte de feu et d'or qui fermait le paradis, et montre à Seth une fontaine luisante comme de l'argent et transparente comme du cristal de laquelle tombaient quatre sources d'eau vive. Devant cette fontaine mystique s'élevait un arbre immense, énorme de tronc, touffu de branches, mais dépourvu de feuilles et d'écorce. Autour du tronc s'enroulait un serpent hideux, chenille monstrueuse qui paraissait avoir brûlé l'écorce et rongé les feuilles. Seth contemplait avec effroi toutes ces choses, lorsqu'un précipice se creuse tout à coup autour de l'arbre. Le fils d'Adam vit alors que l'arbre prolongeait sa racine dans les enfers, et aperçut tout au fond son frère Caïn qui s'efforçait de s'accrocher à l'arbre pour remonter dans le paradis, mais les racines

s'enlaçaient autour des membres du fratricide et lui arrachaient des hurlements affreux.

Saisi d'effroi, Seth détourne ses regards de ce douloureux spectacle et les porte au sommet de l'arbre. Mais l'arbre avait cru démesurément et atteignait le ciel. Ses branches s'étaient même chargées de feuilles, de fleurs et de fruits. Le plus beau de ses fruits était un petit enfant, un vrai soleil vivant qui semblait écouter la mélodie des sept colombes blanches comme la neige qui entouraient sa tête. Une femme plus belle que la lune et presque aussi resplendissante que le soleil portait dans ses bras la divine créature.

« Tout ce que tu vois, dit l'archange au jeune patriarche, c'est le paradis de la terre et du ciel. Voilà l'arbre de la science du bien et du mal qui par le crime du serpent et par la désobéissance de tes parents, a perdu ses feuilles et son écorce. Mais il reverdira plus grand et plus touffu, lorsque le fils de Dieu, qui possède les sept dons des sept blanches colombes du Saint-Esprit naîtra d'une femme qui sera la Vierge Marie. » Et en même temps, cueillant un rameau de l'arbre de vie, il le remet à Seth en lui disant :

« Prends cette branche et plante-la sur la tête de ton père, lorsque dans trois jours tu l'enseveliras, car de cette branche jaillira l'arbre sur lequel le Rédempteur sauvera le genre humain. »

Seth s'en alla donc lançant à travers la porte entr'ouverte un dernier regard sur les merveilles du paradis, portant la précieuse branche de l'arbre dont la naissance avait précédé celle de l'homme et, s'éloignant à

regret des délices entrevues, il revint tristement trouver son père.

Adam se réjouit en entendant tout ce que son fils chéri lui raconta et bénit le Dieu de miséricorde. Mais, le troisième jour, le père du genre humain resta étendu sans vie sur la terre, comme l'archange l'avait prédit. Seth enveloppa précieusement les membres d'Adam dans les vêtements de peaux de bêtes que le Seigneur avait donnés à nos premiers parents en les exilant du paradis, porta sur ses épaules le mort jusqu'au sommet du Golgotha et le déposa dans une fosse, en ayant soin de planter sur la tête du défunt le rameau donné par l'archange (1).

II.

Au temps de Salomon, le rameau planté sur la tête d'Adam était devenu le plus beau de tous les arbres du mont Liban. Il avait surpassé ceux des forêts du roi Hiram et s'élevait comme un roi superbe au dessus de tout ce qui l'entourait. Aussi, lorsque le fils de David voulut élever son palais qu'on appela plus tard la *forêt du Liban*, s'adressa-t-il à ce puissant rejeton de l'arbre de vie qui n'avait cessé de croître depuis

(1) *Légende dorée*. Invention de la sainte Croix. — *Vita Christi* imprimé à Troyes, chez Jean Lecoq vers 1517. — Verrières de Saint-Martin et de Saint-Pantaléon.

Quelques peintres-verriers ont attribué à la Croix une telle vertu qu'une simple allusion à ce signe aurait sauvé de la mort le jeune Isaac, guéri des morsures venimeuses ceux qui regardaient le serpent d'airain, rappelé l'âme dans le corps du fils de la veuve de Sarepta, etc. — Verrières de Sainte-Madeleine, de Saint-Jean, de Saint-Nizier et de la cathédrale.

trois mille ans pour en faire le support principal sur lequel devait reposer le monument entier. Il le fit donc couper par le faîte, au milieu de l'édifice pour lui donner la voûte à porter, mais le grand roi fit d'inutiles efforts. La colonne refusa de se laisser faire et fut d'abord trop longue, puis trop courte, lorsque les ouvriers l'eurent coupée. Surpris de cette résistance, Salomon fit baisser de nouveau tout le monument, mais la colonne, grandissant tout à coup, jaillit au-dessus du palais et le creva comme une flèche qui passe au travers d'une toile ou comme un oiseau captif qui recouvre la liberté.

Irrité, Salomon qui destinait ce bois à la place d'honneur dans le plus beau monument qu'on eût jamais élevé, ordonna de le porter sur les deux rives du torrent de Cédron pour qu'il servît de pont et fût foulé par les pieds impurs des passants et des bêtes de somme (1).

Cependant le palais fut achevé et non moins que le temple porta jusqu'aux extrémités du monde la gloire du fils de David. La reine de Saba accourut du fond de l'Arabie pour voir le grand roi dont parlait l'univers. Elle lui apportait les plus riches présents produits par la nature ou fabriqués par l'homme, des diamants, des parfums et des étoffes du plus haut prix. Salomon accueillit cette reine avec toutes sortes de distinctions et après lui avoir fait admirer les merveilles de Jéru-

(1) *Légende dorée.* Invention de la sainte Croix. — *Vita Christi.* — Verrières de Saint-Martin et de Saint-Pantaléon.

salem et du Temple, il la conduisit hors de la ville pour lui montrer la beauté des campagnes environnantes. Déjà croissaient alors dans le jardin de Gethsémani les oliviers qui devaient plus tard être témoins de l'agonie de Jésus et de la trahison de Judas. En quittant ce lieu, où la reine de Saba éprouvait un sentiment confus de ce qui devait un jour arriver, on passa le torrent de Cédron pour rentrer dans Jérusalem. Mais subitement inspirée de Dieu, la reine refusa de marcher sur le pont fait avec la colonne mystérieuse. Se jetant aussitôt à genoux sur la rive, elle s'écrie : « O bois divin, tu causeras la ruine de Jérusalem, mais » en perdant les Juifs, tu sauveras le reste du monde. » A ces paroles Salomon, qui avait tout fait pour la gloire de Jérusalem, s'enflamme de colère et ordonne que ce bois maudit soit enfoui dans les plus profondes entrailles de la terre, afin qu'il y pourrisse honteusement en démenti de l'oracle étrange prononcé par la reine de Saba. L'arbre fut donc enterré, mais Dieu veillait sur lui.

En effet, quelque temps après fut creusée la piscine probatique. Cette piscine était entourée de deux galeries où venaient s'étendre les aveugles, les malades, les paralytiques et les boiteux qui attendaient leur guérison. Les eaux de la piscine avaient réellement une grande vertu, mais elles la devaient au bois qui avait cru sur la tête d'Adam et qui n'avait point voulu servir de colonne an palais de Salomon, car, en creusant la piscine, on avait déterré la poutre, de sorte que le bois sacré gisait au milieu de l'eau. C'était sur cette

poutre que descendaient les malades lorsqu'ils venaient se laver pour obtenir leur guérison. C'était sur ce bois précieux qu'ils se purgeaient de leurs immondices et que les Nathanéens lavaient les victimes destinées aux sacrifices.

Mais Dieu ne permit pas que les souillures pussent profaner un objet qu'attendait une destinée merveilleuse. Toutes les nuits il envoyait deux anges qui balayaient de leurs ailes les impuretés que les malades et les Nathanéens avaient déposées sur la poutre, de sorte que le matin le bois brillait aussi pur, aussi clair que l'eau même de la piscine (1).

III.

Les temps enfin s'accomplirent, Dieu le Père envoya son Fils sur la terre s'incarner dans le sein de la Vierge Marie. Jésus qui répandait les bienfaits sur les malheureux, qui éclairait les aveugles et instruisait les ignorants, qui confondait les hypocrites et appelait à lui les petits enfants et les humbles de cœur, Jésus, après son agonie de sang au jardin des Oliviers, fut trahi par un de ses apôtres, saisi par les juifs et condamné à être crucifié. Les bourreaux cherchèrent un arbre convenable pour faire une croix à ce Dieu qui s'appelait le Messie. Ils n'en trouvèrent pas de plus facile à approprier que le bois de la piscine probatique. L'ayant coupé en deux parties inégales, de la plus longue moitié ils firent le montant de la croix

(1) Verrières de Saint-Martin et de Saint-Pantaléon.

et de la plus petite la traverse où les bras du Sauveur furent attachés. Jésus porta donc sur ses épaules meurtries, le long de la voie douloureuse, ce bois qui avait poussé dans le tombeau d'Adam, ce bois tiré de l'arbre de vie et devant servir d'instrument de mort à un Dieu. Mais le contact du corps divin communiqua une vertu nouvelle à cet arbre merveilleux et déjà il était facile de prévoir que sa destinée n'était point finie, même après la mort du Christ. En effet, trois siècles après la résurrection du Rédempteur, Dieu ne permit pas que la croix restât enfouie dans la terre avec celle des deux larrons.

Constantin, sur le point de combattre l'impie Maxence, priait un jour Dieu de lui envoyer du secours. Tout à coup une croix lumineuse brille à ses yeux et des anges lui adressent ces paroles: «Tu vaincras par ceci.» Frappé d'étonnement, l'empereur ne savait quel parti prendre, lorsque le Christ, la nuit suivante, lui apparaît avec la croix qu'il a vue la veille dans le ciel et lui ordonne de transformer ses étendards en ce signe merveilleux. Constantin, plein de joie, exécute les ordres du Seigneur et défait Maxence qui se noie dans un fleuve et laisse ainsi la victoire à son rival qui se hâte de proclamer, l'an 313, la fin des persécutions.

Baptisé par le pape Sylvestre, l'empereur chrétien envoie sa mère, la pieuse Hélène, à Jérusalem pour chercher la croix du Sauveur. Mais rien, durant trois siècles, n'ayant révélé son existence, ni le lieu où elle était enfouie, Hélène convoque tous les Juifs de la contrée. Les hommes frappés de crainte se rejettent

sur un nommé Judas qui était un homme d'esprit. « Montre-moi, lui dit l'impératrice, le lieu qu'on nomme Golgotha, pour que je puisse découvrir la vraie croix. »

Judas, craignant sans doute l'anéantissement de sa religion, déclare qu'il ne sait rien, parce que plusieurs siècles se sont écoulés depuis la mort de Jésus. Mais Hélène lui dit : « Par le Christ, tu périras de faim si tu ne veux point dire la vérité. » Et en même temps elle le fait jeter dans un puits desséché. Luttant six jours entiers contre la mort, il cède enfin et se rend avec beaucoup de chrétiens et de juifs vers le mont Calvaire. Armé d'un instrument, il creuse et découvre trois croix qu'il fait déposer aux pieds de l'impératrice. Mais, comme personne ne pouvait distinguer celle du Christ de celles des larrons, on les plaça au milieu de la ville en invoquant le secours de Dieu.

Vers la neuvième heure, lorsqu'on portait en terre un jeune homme, Judas fit poser successivement la bière sur la première et sur la seconde croix. Mais à peine le mort eut-il touché la troisième qu'il revint à la vie. Hélène s'agenouilla devant la vraie croix et rendit avec la foule grâces à Dieu. Judas lui-même, touché de ce prodige, se fit baptiser, prit le nom de Quiriace et devint évêque de Jérusalem (1).

Quelques siècles après, la croix fut cependant subjuguée et emmenée en captivité par Cosroès, roi des

(1) *Histoire de Provins*, par Félix Bourquelot, t. 1. Légende de St-Quiriace. — Verrières de la cathédrale, de St-Nizier, de Ste-Madeleine, etc.

Perses. De retour dans sa capitale, ce monarque voulant se faire adorer, fit construire une tour d'or, d'argent et de pierres précieuses, et y plaça les images du soleil, de la lune et des étoiles. Fatigué du trône il abandonne les rènes du gouvernement, se retire dans sa tour, imite la pluie et simule le tonnerre par des moyens artificiels, et, s'entourant de la vraie Croix et de saintes reliques, se fait décerner les honneurs de la divinité.

Sur ces entrefaites, Héraclius, levant une puissante armée, marche contre le fils de Cosroès et l'atteint sur les bords de l'Euphrate. Les deux souverains conviennent de terminer la bataille par un combat singulier qu'ils doivent se livrer sur le pont. Héraclius, s'offrant à Dieu, parvient à remporter un tel triomphe que le fils de Cosroès se convertit avec son peuple.

Le vieux roi ignorait cependant l'issue du combat, Héraclius vint à lui et lui dit :

« Puisque tu as honoré la vraie croix selon ta manière, si tu veux recevoir le baptême et la foi de Jésus-Christ, tu conserveras la vie et tes états en me remettant quelques otages. Si tu refuses, je te frapperai de mon glaive et te trancherai la tête. »

Cosroès ne voulut point accepter de telles propositions et fut décapité. Héraclius, s'étant donc emparé de ses trésors, reprit le chemin de Jérusalem avec la sainte croix. Mais, lorsque, descendant le mont des Oliviers, il voulut passer à cheval et revêtu de ses ornements impériaux sous la porte par laquelle le Seigneur était sorti pour se rendre au Golgotha, les pierres de la

porte tombèrent tout à coup et formèrent une muraille qui ferma le passage. L'étonnement s'empara de tous les assistants, mais un ange portant une croix apparut sur la muraille et dit :

« Lorsque le roi des cieux est entré par cette porte avant sa Passion, il n'était point revêtu des ornements impériaux, mais il était monté sur un âne pour laisser au monde qu'il rachetait un exemple d'humilité. »

L'empereur à ces mots, versant des larmes, ôte sa chaussure, se dépouille de ses vêtements jusqu'à la chemise, prend la croix et la porte jusqu'à la muraille. Les pierres cèdent et laissent bientôt en se relevant un passage libre à tous les fidèles (1).

Dispersée quelque temps après dans l'univers en une multitude de parcelles, la croix opère encore de nombreux prodiges, rendant les morts à la vie et les aveugles à la lumière, guérissant les paralytiques et les lépreux, chassant les démons et brisant même la fureur des flots (2).

---

(1) Verrières de St-Pantaléon, St-Martin, etc.

(2) Le moyen âge, comme le prouve cette légende, ne puisait pas toujours ses inspirations dans les livres saints. Les artistes paraissent avoir surtout emprunté leurs sujets aux livres apocryphes et à la *Légende dorée*. *Notre-Dame de Chartres*, par Alex. Assier, Paris, 1866.

TABLEAU

DES PRINCIPAUX MAITRES-MAÇONS DE LA CATHÉDRALE DE TROYES ET DES SALAIRES PAYÉS A CES MAITRES *du XIVe au XVIIe siècle.*

	PRIX de l'époque		VALEUR intrinsèque		POUVOIR actuel	
	sous	deniers	fr.	mill.	fr.	cent.
XIVe SIÈCLE.						
1365 à 1366, maître Thomas, maître de l'œuvre.	4	4	2	366	14	20
1382 à 1409, Michelin de Jonchery et Jean Thierry.	4	2	2	234	13	40
XVe SIÈCLE.						
1409 à 1417, Thomas Michelin.	4	»	1	836	11	»
1428 à 1429, Jeannin le Terrelion.	4	2	1	768	10	60
1450 à 1462, Jacquet le Roucelot et Jacquet le Vachier.	3	4	1	185	7	10
1462. Antoine Colas, maçon de l'église et *maistre des maçons d'icelle*.	4	2	1	482	8	90
1486. Jeançon Garnache, maître-maçon de l'église.	4	2	1	189	7	15
XVIe SIÈCLE.						
1507 à 1509, Martin Cambiche de Beauvais.	40 sous par semaine		»	»	65	70
Jean Damas ou de Soissons, son gendre.	5 sous p. jour		1	367	8	20
1532 à 1559, Jean Bailly, gendre de Jean de Soissons.	6	8	1	441	5	75
1559 à 1579, Gabriel Favereau.	6	8	1	262	3	80
1579, Gérard Fauchot.	10	»	1	574	3	15

TABLE DES MATIÈRES.

Chartres. — Imprimerie Durand frères.

La **Bibliothèque de l'Amateur Champenois** se compose des 14 livraisons suivantes :

1 Ce qu'on apprenait aux foires de Troyes et de la Champagne au XIIIe siècle.

2 Construction d'une Notre-Dame au XIIIe siècle.

3 L'abbaye de Clairvaux en 1517 et en 1709.

4 Les Champenois à travers les siècles.

5 Le Diable en Champagne.

6 La Bibliothèque bleue.

7 Napoléon Ier à l'école royale militaire de Brienne.

8 Les nobles de la Champagne en 1666.

9 Une cité champenoise au XVe siècle.

10 Le bon vieux temps en Champagne.

11 Mémoires d'une petite académie de province.

12 Les arts et les artistes en Champagne 1250-1680. — I. Peintres-verriers et peintres.

13 II. Maîtres-maçons, tailleurs d'images, menuisiers-sculpteurs, facteurs d'orgues, fondeurs orfèvres....

14 Les historiens de la Champagne depuis 1810 jusqu'en 1875.

Prix de chaque livraison : **2 fr.** sur papier vergé.

Et **2 fr. 50** sur papier chamois

Chartres. — Imprimerie Durand frères.

FA 725.8

Assier, Alexandre

Les arts et artistes...

DATE	ISSUED TO
JAN 19	Univ. of Chicago L
	690 401
	MS E

Assier, Alexandre

Les arts et artistes...

DATE	ISSUED TO
JAN 19 '6	Univ. of Chicago L
	090 409
	MS E